

Le petit Babillard illustré



**A la recherche des traces du passé
de nos villages.**

2,50€ euros

*Frais d'envoi, de distribution
ou de mise à disposition inclus.

illustré

La Charnie vue du ciel, le temps qu'il fait, le temps qui passe



et aussi...

Bienvenue à Saint-Léger-en-Charnie



La sécheresse de 1976,
La Vierge dans le poireau
La cloche d'Étival
L'affichage du temps
Le temps, façons d'en parler
Sonner le temps au pays des trois clochers
Le nom retrouvé

Dans l'air du temps

Le 12 juillet dernier, lorsque nous avons choisi le thème de *La Charnie vue du ciel, le temps qu'il fait, le temps qui passe*, nous ne savions pas que le petit Babillard allait être... dans l'air du temps. Pour preuve, deux événements. Le premier, début novembre, ce forum que la ville du Mans organise depuis 23 ans avec le quotidien Le Monde. Alors que nous étions plus de 80 dans la salle des fêtes de Saint-Denis-d'Orques à faire revivre le passé de notre Charnie, au même moment, à quelques kilomètres de là, des centaines de congressistes échangeaient trois jours durant autour de la question *Où est passé le temps ?* En guise d'introduction au forum, Jean Birnbaum écrit : *Le triomphe de l'immédiat rend impossible toute vie au présent. Le règne de l'instantanéité enterre la mémoire et dynamite l'avenir.*

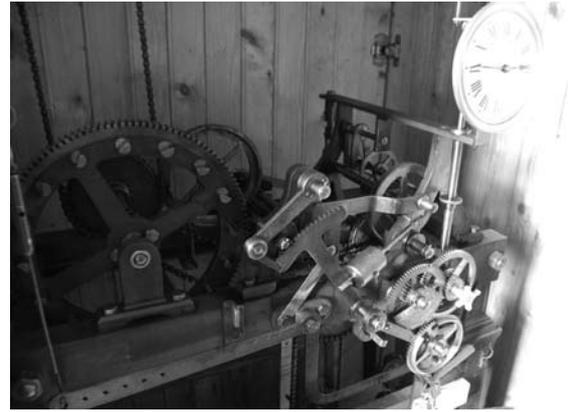
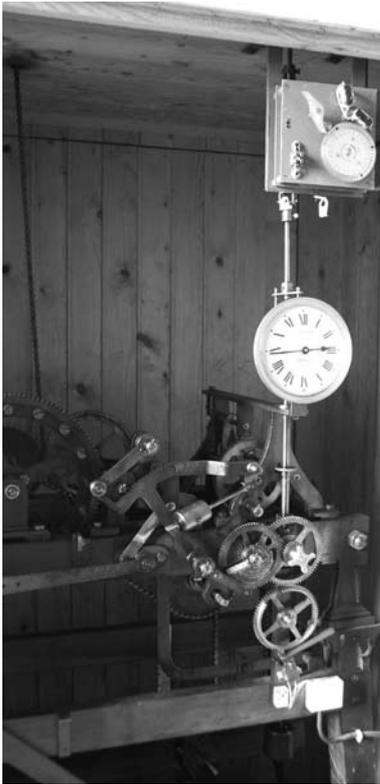
Deuxième événement, dans l'Orne voisine, début décembre, Sylvie le Calvez donne au 110^e édito du magazine *L'esprit VILLAGE* le titre suivant : *Le temps qu'il faut*. Et de commencer ainsi, *j'aime voir le temps qu'il fait et le temps qui passe*, puis elle poursuit, *peu à peu, l'immédiateté se substitue au temps long, celui de la réflexion, de la création, de réalisation d'œuvres ou de soi.*

Et comme en réponse à ce constat que beaucoup partageront, la proposition de Jean Birnbaum : *Reconstruire un espace de discussion, d'amitié et de justice, c'est donc ralentir le rythme, repartir à la conquête du temps long./... celui de la réflexion.*

Réfléchir le temps, au temps, c'est aussi la démarche de nos Ateliers d'histoire, à l'échelle modeste de la Charnie. Et en se faisant l'écho

de vos souvenirs, les pages du petit Babillard forment aussi un petit espace qui nous invite à la réflexion. Mais s'il semble donc que nous soyons *dans l'air du temps*, ce n'est que coïncidence. *La recherche effrénée du nouveau** ou vouloir être tendance ne sont pas le moteur de notre action. Construire ensemble l'histoire locale, essayer de jeter des ponts entre hier et demain, entre ici et ailleurs, tout ceci dure uniquement parce que notre démarche est fondée sur le partage de cette conviction profonde qu'exprimait Jean Yole : *C'est le rôle de chaque génération de recueillir ce que la tradition détient de sages leçons pour ensemer les réalités futures.* Merci de nous avoir permis de le faire une nouvelle fois avec vous. F.B.

Quoi de neuf, édito du n°14, *De la pierre babillarde à Internet*, décembre 2010



Le mécanisme de l'horloge de Saint-Léger-en-Charnie

L'édito

Ding ding dong

Notre petite église n'a plus de battements, plus d'âme pour notre village. Philippe amoureux du vieux mécanisme d'une si belle horloge décide de trouver la panne. De là, nous faisons les démarches pour réveiller une association déjà existante et mise en route par le curé de la paroisse l'abbé Beucher en 1982. En début d'année 2008, une dizaine de personnes se proposent pour le nettoyage de l'église, restauration de lustres, de peinture, de statues, etc. Notre plus belle récompense, c'est d'avoir découvert de nouvelles peintures, une étude préalable est en cours par les architectes des bâtiments de France. En Juin 2008, première exposition sur les écoles de 1900 à nos jours, près de 200 personnes sont venues raconter : souvenirs, anecdotes, riches d'échanges. En novembre de chaque année, un bourguignon est préparé par l'association pour apporter un peu de beurre dans les épinards et avant tout beaucoup de convivialité. Juin 2011, deuxième expo sur les fermes beaucoup de recherches par Danielle notre archiviste et photographe... En allant à la rencontre des gens de ferme en ferme sillonner la commune que de babillages ! Un jour, Frédéric Baudry lisant nos articles de presse a trouvé que ce que nous faisons rejoignait beaucoup le travail du petit Babillard. C'est vrai, nous faisons partie de la Charnie et cette idée de rapprochement entre villages que nous propose Frédéric ne fera qu'élargir le champ d'évolution de nos souvenirs et permettra de ne pas couper le fil de l'histoire. Merveilleuse rencontre avec Blandouet ! quel agréable travail à faire ensemble ! Nous n'avons pas fini de babiller !!!!!!!!!!!!!!!

Véronique Drouard, présidente de l'association.

186 au compteur

Roland Chevreau, Bernadette Fournier, Estelle Jardin, Evelyne Leblanc, Claude Mortier, Marylène Nédélec sont venus rejoindre les 180 auteurs/réalisateurs des 15 numéros précédents du Petit Babillard illustré. Ce journal n'existerait pas sans eux. Toute l'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie les remercie chaleureusement.

Le petit Babillard illustré, chez Marie Nédélec, 5, place Adam-Becker, 53270 Blandouët – <http://ateliersdelacharnie.free.fr> - Directeur de la publication : Frédéric Baudry – Comité de rédaction : Corinne Allain, Colette Attrait, Nicole Baudry, Bernard Christin, Judith Davis, Florence Dorizon, Jean-Claude et Nelly Dorizon, Jacqueline Fouchard, Sylvie Gohier, Josette Grandin, Odile Legay, Martine Letourneur-Guittet, Marguerite Montaroux-Martreau, Marie Nédélec, Josiane Reauté, Renée Renard. Ont également participé à la rédaction et à la réalisation de ce numéro et avaient déjà participé aux précédents : Les élèves et l'enseignante du cycle 3 de l'école publique de Torcé-Viviers-en-Charnie, Mickaël Chauveau, Jean Louatron, Roger Rivière, Gérard Morteveille, Jean-Pierre Morteveille. Abonnements-distribution : Corinne Allain, Nicole Baudry, Marie-Louise Nédélec – Trésorier : Jean-Claude Dorizon – Le petit Babillard illustré est une publication des Ateliers d'histoire de la Charnie. Imprimerie : Imprim'services, 53960 Bonchamp-lès-Laval. Dépôt légal, juin 2005. ISSN : 1771-7051 – Imprimé sur papier recyclé avec des encres végétales sous le label imprim'vert.

Dans les boîtes à courrier

C'est toujours avec plaisir, que deux fois par an nous distribuons le petit Babillard à la trentaine d'abonnés qui nous fait confiance. Mais la remise de l'exemplaire n° 14 chez le docteur Robin a pris un goût bien agréable, pour lui comme pour nous. Jugez vous-même. Merci docteur pour votre gentillesse.

Josette et Serge Grandin, Etival, Chemiré-en-Charnie (72)



La distribution du petit Babillard

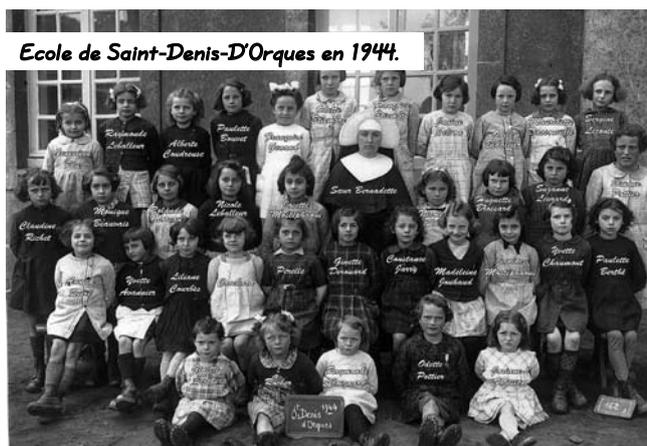


Le PBI à l'Ehpad, mieux que l'i-Pad

Lirons-nous un jour notre PBI sur un i-Pad, cette tablette électronique qui tente de remplacer les livres ? Les personnes les plus âgées, souvent les plus intéressées,

aux doigts moins habiles, pourront-elles encore lire les souvenirs de leur jeune âge, les récits de leurs petits-enfants ? Avec la revue-papier, elles regardent, touchent, feuilletent, s'attardent, délaissent, reprennent, fières de dire, même un jour d'anniversaire « Le père Louatron a encore du pommé ! »

Marguerite Montaroux-Marteau, Le Mesnil-le-Roi (78)



Après un après midi rempli d'émotion et de souvenirs, je tiens à vous remercier pour la photo de ma maman à l'école. Le cliché étant de 1944, elle est âgée de 10 ans, une année pour elle marquante puisque la guerre fait rage dans notre pays. Une époque que ma mère nous évoque de temps en temps, lorsqu'elle entend le bruit des avions, à cause des bombardements. Pourtant, quand je regarde son visage rien ne laisse penser que nous sommes en période de guerre, peut être que les enfants avaient appris en ce temps à garder leur sérénité ? Ma grand-

mère maternelle était très courageuse, elle s'occupait de ses deux enfants seule puisque mon grand-père paternel avait été fait prisonnier en Autriche. Il a été privé de sa famille pendant de longues années et est revenu, ma mère avait 12 ans. Il est vrai que plein d'autres enfants n'ont sûrement pas eu autant de « chance » que leurs papas rentrent à la maison, mais à leurs yeux ils savent que ce sont des héros, qui ont sauvé notre belle France de cette barbarie. Encore un énorme merci, pour cette superbe photo.

Marylène Nédélec, Torcé-Viviers-en-Charnie (72) courriel



Dans le petit Babillard n°15, ma tante, Yolande Naveau est à gauche sur la petite photo (1942, Saint-Léger), Simone Charlet est au centre et Lucienne Blanchard à droite. Merci beaucoup !

Chantal Galas, Paris (75017)

Merci pour le petit Babillard, cela fait toujours plaisir d'avoir des souvenirs de nos racines.

M. et Mme Gibier, Laval (53)

Ancien d'une métairie de Saint-Denis-d'Orques (Les Faucherries) jusqu'à l'âge de 21 ans et revenant régulièrement de Grenoble dans mon village natal une dizaine de jours par an, j'ai infiniment apprécié les derniers petit Babillard découverts grâce à Jacqueline Fouchard. Continuez ainsi.

Roland Chevreau, Saint-Martin-d'Hères (38)



J'attends toujours avec impatience de le recevoir. Bravo à toute l'équipe, vous faites un travail formidable et pour nous, qui sommes exilés, nous sommes heureux d'avoir des nouvelles de notre région natale.

Nicole Blanckaert, Châtillon-Coligny (45)

Merci pour vos lettres et courriels, les lire est à chaque fois un moment de bonheur et d'encouragement, à poursuivre et essayer de faire mieux. Alors continuez à nous écrire, pour pouvoir continuer à nous lire !

Les actus, d'hier à demain

Une activité toujours bien riche aux Ateliers d'histoire de la Charnie.

Tout d'abord avec la parution et la mise en vente, **fin juin**, du numéro 15 de votre journal. Occasion de dire un grand merci aux bénévoles qui distribuent le petit Babillard illustré ainsi qu'aux commerçants qui, fidèlement, lui réservent une petite place sur le comptoir ou dans les rayons. Un merci chaleureux aussi aux correspondants locaux des quotidiens et hebdomadaires sarthois et mayennais qui annoncent sa sortie et se font l'écho, tout au long de l'année, de nos randos et séances photos-souvenirs.

Photo Ouest-France édition
Mayenne du 14 juillet 2011.



Les AHC au comice de
Saint-Denis-D'Orques le 21 août 2011.



La Rand'automne 9 octobre 2011.



On se presse autour de l'expo après-midi
photos-souvenirs (Saint-Denis-D'Orques
5 novembre 2011).



Michel
Coudreuse à
l'AG des AHC du
4 février 2011.

Puis, au cœur de l'été, le **21 août**, Jacqueline Fouchard a assuré pour la deuxième année consécutive, la présence des Ateliers au comice de Saint-Denis-d'Orques.

Entre-temps, le **9 octobre** a eu lieu notre classique Rand'automne dont Véronique Drouard parle un peu plus loin. Véronique Drouard préside une association qui, au-delà de l'église, s'intéresse à l'ensemble de l'histoire et du patrimoine de Saint-Léger-en-Charnie et vient de rejoindre les Ateliers d'histoire.

Le **5 novembre**, notre équipe s'est mobilisée autour des Dionysiens pour la séance photos-souvenirs à la salle des fêtes de Saint-Denis-d'Orques. Grand saut dans le passé de leur commune pour plus de 80 participants et remue-méninges pour le fameux grand quiz de la Charnie. Un moment qu'aurait apprécié Michel Coudreuse, décédé la veille. Il venait d'intégrer l'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie. Un instant de silence a précédé le début de la séance en souvenir de sa trop courte présence au sein des nos Ateliers et en honneur à la mémoire de ce Dionysien passionné d'histoire.

Fin décembre 2011 - début janvier 2012, nous y sommes. Vous venez de recevoir ou d'acheter le 16^e numéro du petit Babillard illustré, le journal fait par ceux qui le lisent. Dès à présent réveillez vos souvenirs, écrivez, retrouvez des photos et documents, contactez-nous pour que nous puissions sans attendre préparer ensemble notre 17^e numéro sur la vie artistique et culturelle d'hier à aujourd'hui en Charnie : harmonies, compositeurs, peintres, écrivains, artisans d'art, acteurs de théâtre, tournages, séances de cinéma, chansons locales, patrimoine artistique, etc. La Charnie est un espace de création !

Le **22 avril 2012**, notre traditionnelle rando de printemps démarrera... par un pique-nique à Saint-Denis-d'Orques et nous conduira ensuite à Etival.

Le **16 septembre**, la fameuse rand'automne nous emmènera à Sainte-Suzanne, le matin au fil de l'Erve et l'après-midi, pour une balade le long des moulins. L'organisation sera assurée par *Charnie rando*. Cette association* nouvellement créée propose 2 fois pas mois de découvrir le pays de la Charnie et ses environs dans le même esprit de rencontre et découverte du patrimoine que celui qui nous anime depuis le début.

Prochainement nous allons réfléchir à nos 2 séances photos-souvenirs annuelles. Il semble que, du côté de Thorigné-en-Charnie, il y ait des frémissements, Neuville-en-Charnie nous manque pour faire le tour de la forêt de la Grande Charnie, sans parler du dicton qui dit que *de Montsûrs à Tennie, il y a 7 lieues de Charnie !* En même temps, les villages où nous sommes déjà venus nous verraient bien revenir. Nous allons donc essayer de concilier tout ça et si vous avez des idées et envie de participer, vous êtes les bienvenus.

Enfin, **fin juin 2012** sortie du n° 17 et **fin décembre 2012** du n°18...

* Contact pour Charnie rando : Jean-Claude Dorizon, 06 07 57 98 78

Frédéric Baudry, Blandouet (53)

La rand'automne du 9 octobre à Saint-Léger-en-Charnie

Un petit tour d'horizon dans le bois des vallons de notre commune avec Charnie Rando. Une ballade d'environ 10 km où de majestueux arbres bordent de belles allées appréciées des randonneurs. Pour le pique-nique du midi, nous avons fait découvrir le plan d'eau aménagé par des bénévoles. Vers 14h, nous avons fait la visite de l'église récemment rénovée par l'association entretien de l'église et pour terminer notre journée, une vidéo-projection sur les activités faites par l'association (nettoyage, travaux, expos, repas, crèche, etc.) Une agréable journée passée ensemble à babiller.

Véronique Drouard, Saint-Léger-en-Charnie (53)



Adieu Madame Ausselin

Nous avons trop brièvement évoqué le souvenir de Fernande Ausselin, l'ancienne épicière de Blandouet. Les Ateliers d'histoire de la Charnie lui doivent beaucoup. Dès le début, elle a mis sa gentillesse et sa mémoire au service de notre projet dont elle fut à la fois le socle, le moteur et le fil rouge. Discrètement, elle aura cheminé avec nous, toujours souriante, jusqu'au bout. Un exemple de simplicité et d'ouverture aux autres qui faisait qu'on repartait de chaque rencontre avec un trop-plein de souvenirs. C'est peut-être pour cela, qu'à son tour, la place de Blandouet est vide, comme celle de beaucoup de petits villages de la Charnie. Une vidéo tournée par Pascal Nerdeux nous permet de revoir cette épicerie qui fut son unique univers. Derrière la silhouette de Claudine Gaudemer, on y devine celui de sa mère achevant sa longue vie, sans bruit, dans la pièce à côté. Ces images ne la feront pas revenir, ne feront pas résonner à nouveau sa voix dans la boutique, mais pour elle qui ne se plaignait jamais, elle ne comprendrait pas que nous restions là, tristes ou découragés. Avec tous les souvenirs qu'elle nous a donnés en partage et l'exemple de générosité qu'elle nous laisse, c'est elle qui serait triste et ça, rien qu'en regardant son sourire, nous ne pouvons pas l'envisager un seul instant. Un grand merci, Madame Ausselin. F. B.

Lien vers une vidéo de Pascal Nerdeux sur l'épicerie de Fernande Ausselin
<http://www.youtube.com/watch?v=jKq7yH5r5Pk&feature=share>

Pascal Nerdeux Technicien biochimiste. Passionné par la chouannerie du Maine, animateur radio sur la chanson française entre 1995 et 2001



Fernande Ausselin a été le premier diffuseur du petit Babillard illustré. Elle déjeune en compagnie de Marie Nédélec qui a pris le relais, lors de l'assemblée départementale des Aînés ruraux de la Mayenne en octobre 2007.

La Charnie vue du ciel, le temps qu'il fait, le temps qui passe



Depuis le premier numéro, la parution du petit Babillard illustré est à chaque fois une aventure, avec des répétitions et des nouveautés. Ce qui se répète ? La pression du temps et la compression de la place. Ah ! l'espace-temps d'un journal, après la course au recueil de vos souvenirs vient le temps de la transcription, de la saisie, celui de la validation, le choix de l'ordre des articles, la recherche des illustrations, la vérification des sources, l'estimation du nombre de pages, le choix du papier, le poids pour l'affranchissement, la date-butoir pour l'imprimeur, la mise sous enveloppe, le passage à La Poste, la répartition chez les diffuseurs, etc. et c'est reparti ! Mais l'essentiel, c'est ce qui est nouveau, ou plutôt, toujours nouveau, à savoir l'inconnu de chaque thème de dossier. Les auteurs du petit Babillard, c'est-à-dire vous, vont-ils avoir des souvenirs, des documents et surtout, à nouveau ce plaisir de les partager et cette envie de les transmettre ? Et là, c'est l'étonnement permanent. Pour preuve, rarement nous avons eu autant de contribution et encore, faute... de temps, nous n'avons pas pu parler de l'horloge du clocher de Thorigné-en-Charnie qui fit de la résistance pour s'accorder avec la sonnerie du tramway de Blandouet, nous aurions aimé donner les noms, les notes et les parrains des cloches de nos églises, parler de la Charnie vue du Ciel, des coqs et des girouettes, des moissonneuses-batteuses qui s'enlisent, des signes qui annoncent les changements de temps... et si on ajoute Saint-

Léger-en-Charnie qui vient juste d'arriver ! Mais que la Charnie soit si féconde, à vrai dire, nul n'en doutait, surtout pas vous, et ce n'est que du bonheur à vivre et à partager sans modération. Il y a quand même une chose vraiment inédite dans ce numéro, pour la première fois l'archive et la mémoire se rencontrent, le souvenir et le document s'articulent. Le résultat, c'est un beau mariage, à l'image des saisons qui unissent la durée et le climat, ou d'un pays, qui relie les hommes à un territoire, l'histoire à la géographie. Quoi de plus riche et de plus porteur d'espoir à partager ? Nous vous laissons découvrir le résultat, sans plus attendre, mais en espérant le bonheur toujours nouveau de vous lire ! F. B.



Instantanés, du temps qui passe...



En 2009, Animations-Loisirs décide de créer un concours-photos dans le but d'amener les habitants de la commune et d'ailleurs, à (re) découvrir un environnement familier à travers l'objectif de leur appareil numérique. Les meilleurs clichés sélectionnés par un jury de professionnels font l'objet d'une exposition lors de la fête de la saint-Gilles. Le thème est donné par les deux initiateurs du projet, dont une chemiréenne de souche. Les participants ont deux heures pour réaliser leurs clichés et en sélectionner trois pour le concours.

Le premier thème nous emmenait « aux champs », le deuxième nous

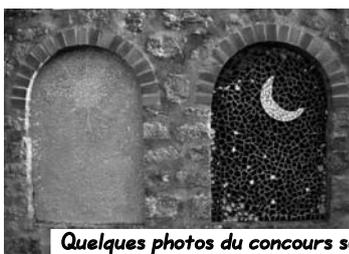
a permis de réfléchir au « temps qui passe »...

Dans un bel élan, nous avons tous pensé horloge du clocher et puis nous avons élargi notre horizon (*influence de la Mayenne sans doute !*), photos inter-générationnelles, horloges de tous genres, envahissement de ruines par la nature, pancartes et enseignes défraîchies, cimetière... Voici quelques photos réalisées lors de ce concours 2009. Celle qui me touche le plus est cette photo de médaillon prise au pied du Monument aux Morts. Ce soldat mort pour la France en 1916, presque un siècle ! dont la photo s'efface inexorablement.

Le temps passe, le souvenir reste affirme cette plaque funéraire : jusqu'à quand ? Même le support sur lequel on inscrit ces noms et ces mots subit l'outrage du temps. L'alternance jour-nuit reste un grand classique décliné ici sous forme de mosaïque. L'image la plus poétique est certainement ce rosier où une même branche porte des boutons, une fleur épanouie et une rose fanée. Cette rose qui a inspiré Ronsard : « Cueillez dès aujourd'hui, les roses de la vie »...

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

Pour voir toutes les photos du thème : [album Picasa concoursphoto.chemire@gmail.com](http://album.Picasa.concoursphoto.chemire@gmail.com) Pour tout savoir sur ce concours : photochemire.blogspot.com/



Quelques photos du concours sur le thème du "temps qui passe".

Quand l'art et l'histoire s'invitent à l'école...



Les élèves de l'école de Torcé-Viviers ont traversé le temps, remontant un siècle en arrière pour revenir enfin à notre époque ; voilà comment on pourrait décrire le travail qu'ils ont réalisé autour d'une fresque murale. Tout a commencé il y a quelques années ; nous nous étions intéressés aux métiers de notre village dans les années 1900, ainsi qu'à l'école telle qu'elle se pratiquait à cette époque. Lors de ce travail de recherche les élèves avaient découvert le patrimoine de la commune et relevé des bâtiments remarquables tels que le Manoir de Longuefougère ou la Tour de Bouillé. Alors quand nous avons proposé un projet de fresque sur le mur de l'école, il était

tout naturel d'y faire figurer ce patrimoine... en y ajoutant une des particularités de notre commune : les deux églises !

Pour les plus jeunes, la notion de passé étant un peu trop subjective, nous avons fait d'autres choix : des arbres stylisés et intemporels pour les CP/CE1 et des animaux imaginaires colorés pour les enfants de maternelle. Nous souhaitons que cette œuvre traverse elle aussi les années et reste présente sur ce mur le plus longtemps possible, permettant à ses auteurs de la revoir dans quelques temps, quand ils seront grands !



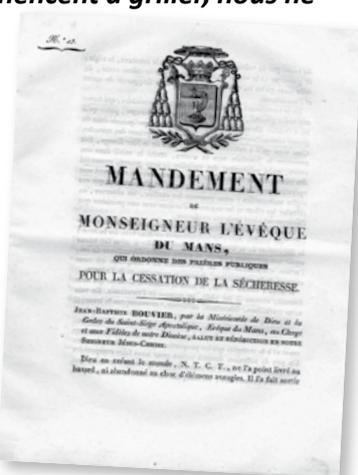
Les enseignants de l'école publique, Torcé-Viviers-en-Charnie (53)

1976 : une année, pas comme les autres !

Il est vrai que 1976 reste gravée dans la mémoire de beaucoup d'agriculteurs, seulement quelques gouttes de pluie sont tombées de mars à début septembre. Arrive fin avril, les prairies commencent à griller, nous ne pouvons plus labourer tellement la terre est dure.

Les animaux pâturaient sans voir aucune repousse derrière, les prairies à faucher séchaient debout. (pas de foin à récolter). Au mois de mai, il fallait déjà nourrir les bêtes avec le peu de stocks que nous avions, nous coupions des branches d'arbres pour leur donner un peu de nourriture. Le moral commençait à nous quitter, à chaque instant nous regardions le ciel d'un bleu limpide, toujours sans nuage et sans espoir de pluie, la chaleur remontait du sol tellement le soleil brûlait. Chaque jour, nous entendions nos vaches meugler comme un signe de détresse, c'était horrible, elles avaient faim et soif, la production de lait était très faible, vendre des animaux c'était quasiment impossible. L'herbe des prairies s'arrachait toute seule. Les mares tarissaient les unes après les autres, pas de réseaux d'eau potable à cette époque, il fallait aller chercher de l'eau tous les jours, là où elle se trouvait, loin d'être propre, mais tant pis ! Il fallait faire avec. Je me souviens d'une petite fontaine située à Jauneau où les voisins venaient pour leurs besoins familiaux, elle était bien convoitée. Fin juin arrive, toujours sous le soleil, il allait falloir trouver une solution pour alimenter notre bétail. Des interdictions de broyage ont été mises en place. Nos syndicats ont fait des réunions dans le but d'organiser une « opération paille » en région céréalière. Il a fallu une bonne organisation : notre canton est allé à Crottes-en-Pithiverais dans le département du Loiret. Une équipe est partie avec tracteurs et petites botteleuses à l'époque, ensuite tout ceux qui le pouvaient, à tour de rôle, ceci pendant une quinzaine de jours, allaient mettre les bottes en tas ou les emmener sur wagon à la gare. Quelques militaires étaient parmi nous avec leurs petits camions, leurs chargements n'allaient souvent pas très loin (manque de pratique). Les journées étaient bien remplies, nous prenions les repas tous ensemble dans un petit restaurant et le soir nous étions hébergés chez des particuliers. Pendant ce temps-là, nos femmes étaient seules pour faire les travaux de l'exploitation, sans aucune nouvelle les uns des autres, pas de portable ni de téléphone dans nos campagnes à l'époque. Il a fallu retourner chercher et partager cette paille. Tous les transporteurs étaient réquisitionnés et là, je me rappelle avec mon voisin André, nous avons fait un 2^{ème} tour dans la journée, nous avons croisé plus de 110 camions de paille, c'était impressionnant. Enfin nous avons vécu une belle épreuve de solidarité ! Seulement, cette campagne était loin de satisfaire nos besoins en fourrage. Par un beau matin, je suis parti à l'aventure avec mon voisin André, nous sommes allés dans l'Indre, sur notre chemin, nous avons vu un transporteur qui chargeait un camion de paille, nous lui avons demandé s'il en connaissait d'autre, la réponse a été longue - « méfiance régnait » - il a fini

par nous promettre une livraison. Ensuite, nous sommes repartis sillonner les routes pour trouver du foin. Nous étions à Châtillon-sur-Indre et là, la chance nous a souri un peu ce jour là, nous avons trouvé un chargement et réservé un deuxième camion pour nos voisins. Le prix ? Faut pas trop en parler, c'était le double des années ordinaires. Pour venir en aide aux agriculteurs, l'Etat a mis en place un impôt sécheresse, bien sûr, ce n'était pas la bienvenue pour les non-agriculteurs. Chaque jour passait, toujours sous un ciel bleu, et voilà qu'un petit espoir d'eau est né le jour de notre fête communale (fin août) une petite giboulée est tombée, tout le monde s'est engouffré à l'abri dans le petit train qui était présent ce jour là ; ce fut la joie du chauffeur qui nous a présenté ses billets et nous avons fait un petit tour en campagne. Enfin, il a fallu attendre le 11 septembre, jour mémorable pour moi car nous étions à un mariage et l'eau est tombée une bonne partie de la journée. Malgré cela, c'était la grande joie ! Une haie de parapluies a été faite aux jeunes mariés. La terre fumait, tellement elle était cuite et chaude. Cette pluie tant attendue a ramené beaucoup de joie, quelque temps après, l'herbe que l'on croyait morte s'est mise à reverdir, c'était comme un printemps, les champignons sortaient comme jamais. Le dommage certains arbres ont subi les grandes chaleurs et n'ont pas vu leurs feuilles repousser au printemps suivant. Enfin voilà la question : **Pourquoi cette sécheresse ?????**



Mandement du 20 août 1835 pour faire cesser la sécheresse.

Louis Chauveau, Blandouet (53)



Le petit train, refuge avant la giboulée.



Eglise de Crotte-en-Pithiverais.

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/3/33/Crottes-en-Pithiverais_%C3%9Aglise.jpg

CROTTES EN PITHIVERAIS. le 29 Décembre 1976

Chère Madame, Cher Monsieur,

Au nom des agriculteurs de CROTTES que je représente et auxquels je m'associe, en esld de mon épouse et de ma famille je vous prie d'accepter nos vœux de bonne amitié à partager avec tous ceux qui ont participé à "l'opération paille".

Ces vœux s'adressent bien entendu à toutes les familles. Que 1977 leur accorde des conditions de vie plus sereines ; que notre profession d'éleveur connaisse enfin un développement normal et rémunérateur et que la terrible sécheresse de 1976 ne se renouvelle pas de sitôt.

Vous avez fait face à la situation en hommes et femmes responsables et soucieux du bien commun. Les Beauceurs méfiants de nature ont su reconnaître la détermination de vos objectifs et le sérieux de vos activités. Ainsi ils gardent de votre passage à CROTTES un excellent souvenir qui les incite à répondre favorablement à votre aimable invitation.

Si rien ne vient contrarier les projets en cours nous envisageons un voyage en Moyenne fin Mai ou début Juin. Nous viendrions soit en voitures particulières soit en car. De toute façon nous prendrions contact d'ici là.

En cette fin d'année la plaine froide s'endort sous un tapis blanc. Quel contraste avec les chaleurs implacables de l'été dernier. Notre Pays vit pratiquement en hibernation.

Les travaux des champs ont été terminés tôt cette année. La récolte des betteraves s'est déroulée normalement sans trop d'humidité. Les résultats en cultures irriguées sont excellents par contre en cultures sèches c'est déplorable. Chez nous il y a des situations difficiles.

Souhaitant que ces quelques lignes vous trouveront en bonne santé,

Croyez Chers Monsieur et Madame à l'assurance de mes sentiments sincères et cordiaux.

Le pluviomètre



Ne sachant que répondre quand on me disait : *Il fait point chaud à matin, t'avais combien à Etival ?* ou *Eh bin, il a encore tombé de la flotte, vous en avez eu beaucoup à Etival ?* j'ai décidé d'installer un pluviomètre et un thermomètre et d'ouvrir un petit carnet pour y coucher mes relevés. D'une part, ça passe le temps et d'autre part, ces deux tableaux sommaires permettent quelques comparaisons sur la météo d'Etival.

Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie (72)

Cumul de précipitations pour l'année	2006	2007	2008	2009	2010
Etival, à Chemiré-en-Charnie	874	1110	1064	958	824
Ferme des Mottais, à Blandouet	705	755	745	679	605

Dans la nuit du 9 au 10 juin 1982, vers 5 heures du matin, un violent orage s'est abattu aux confins de la Charnie, au nord de Blandouet, accompagné d'une tempête hors du commun et l'eau tombait en trombe, les arbres pris dans la tourmente, tremblaient au maximum, ce qui donnait un bruit énorme de vibrations que l'on aurait pensé qu'un TGV arrivait à grande vitesse. Le site de la Vallée



La séchetière à Saint-Denis-d'Orques

se trouve à 150 mètres de la forêt et à 100 mètres du Treulon. En moins de 2 heures, l'eau arrivait aux barrières de la cour de l'exploitation, la route de Chammes au lieu-dit les Basses Couléés était envahie par 50 cm d'eau et sur une longueur de 200 mètres. Quelques voitures avaient pris le risque mais n'avaient pas réussi leur aventure, le carrefour du Buisson était complètement inondé. Au passage, l'eau venant de la colline avait raviné un fond de silo de betteraves à la ferme des Mottais. Le stock s'est retrouvé aux trois quarts dans les fossés des routes qui se croisent au carrefour du Buisson. Le plan d'eau de la Butte fut complètement submergé au point que les bancs publics en bois se sont retrouvés à la Sèchetière et l'eau avait monté jusqu'aux portes de la Minotière. Pour mémoire, c'était le jour des premières élections européennes. Dans l'après midi, en tant qu'élu et membre de la commission du patrimoine, je suis allé faire un tour d'horizon et j'ai rencontré plusieurs personnes qui étaient encore sous le choc de cette montée brutale des eaux. De mémoire d'homme, du jamais vu à Blandouet, un souvenir inoubliable.

Bernard Clairet, Blandouët (53)

Pour la météo, la prière n'avait pas été assez forte sans doute

On avait les pieds dans l'eau, j'avais été forcé d'aller chercher un camion à moi pour mettre contre la buvette qui s'envolait. J'ai approché le camion dans lequel je mettais les meubles, j'avais mis le camion devant le vent et puis j'avais attaché le barnum. Sans ça, ça allait s'envoler. Les petites mères avaient enlevé leurs godasses elles marchaient pieds nus tellement il y avait de boue. On a eu du très beau temps mais on a eu aussi du mauvais temps. Celui-là, c'était le plus mauvais. Et pourtant on avait mis la Sainte Vierge dans le poireau. Le curé l'avait dit à la messe parce qu'on en avait discuté comme ça. Il faisait la messe sous le parquet et il a dit devant tout le monde : *Dire que Mme Talois a mis la vierge dans le poireau et qu'il fait mauvais quand même.* Ma mère faisait

Une pilule dure à avaler



Pour se réchauffer, les forgerons ont battu le fer pendant qu'il était chaud...

ça déjà. Je me souviens des mariages d'autrefois, toute la famille mettait la vierge dans le poireau pour qu'il fasse beau le lendemain. Ça faisait ou ça faisait pas mais là il faisait un temps de chien et on avait eu du monde quand même. C'était une fête qui était renommée : le festival des moissons. Mais quand il fait mauvais comme ça, la fête n'a pas de charme. Il y avait des années où on manquait de boissons, il fallait courir s'approvisionner mais là, on en manquait pas. La fête de la moisson, ça partait du blé jusqu'au pain. On allait couper le blé dans le champ, on moissonnait, on nettoyait le blé, on le vannait, on l'écrasait avec le moulin, on faisait de la farine, on avait le four, tout de A à Z pour permettre aux jeunes de voir d'où venait le pain, du champ jusque sur la table. On a aussi tué le cochon, fait le boudin. Il y avait aussi les lavandières on avait fait un lavoir. Il y en a beaucoup qui mangent du pain mais ils ne savent pas d'où il vient.

Je ne suis pas agriculteur de métier mais j'ai été chez mon père pendant 20 ans sur une ferme, je sais donc d'où le blé vient et comment on fait le pain. J'étais l'aîné des gars et c'est moi qui menais les chevaux à l'époque. Alors je me suis dit : on va créer une fête, le festival de la moisson. J'ai dit ça à une réunion du comité des fêtes. On m'a dit : c'est impossible, tu n'arriveras jamais à le faire. J'ai répondu que s'ils ne voulaient pas la faire ici, j'irai la faire dans un village à côté. Et puis on est parti comme ça et les gens étaient enchantés. On m'a encouragé, tout le monde travaillait, chacun faisait son boulot. Pour la météo, la prière n'avait pas été assez forte sans doute. On a continué l'année après où il y a eu la pluie, car il y avait du monde quand même. Les gens venaient de loin des départements alentour. Une fois, on était parti visiter un parc avec des fleurs loin, loin et on discutait avec des gens qui nous demandent d'où nous sommes. On leur a répondu de *Saint-Denis-d'Orques* et ils se sont exclamés : *Ah, la fête de la moisson !* La première année, il n'y avait pas de sens giratoire et les gars qui allaient chercher de la boisson étaient bloqués. On a duré de 74 à 82. Il y a une année aussi où les chevaux se sont emballés avec le gars Fanfan sur la faucheuse qui flottait. Il y avait du public partout. La jument avait eu peur par la musique et l'année d'après, il y en a un qui la tenait par la bride. La fête de la moisson continue à Saint-Jean-de-Monts. Il y a 3, 4 personnes qui étaient venues voir. On leur a expliqué une soirée entière comment faire et ça continue toujours. Il y a eu aussi le 60^e anniversaire du comice en 2007. On avait fait des fleurs en papier et on en avait décoré le village. On avait mis des arbustes et le lendemain, quand on se lève, la pluie dégoulinait de partout et toute la journée. Ce fut plutôt complètement raté, avec le vent en plus. Des stands sur la place de la mairie ont déballé vers 3h de l'après-midi, par crainte que le vent ne fasse tout envoler. Le jour J, pourquoi ça tombe des jours comme ça ? Cette année, on a eu la chance. C'est le lendemain, il s'est mis à pleuvoir après un orage le soir.

Gustave et Nicole Talois, avec la complicité de Jacqueline Fouchard, Saint-Denis-d'Orques (72)

Microclimat...



Je pense que c'était en 1978. Nous avions dû venir à Blandouët pour une fin de semaine. Il faisait froid, certes, avec le ciel bien dégagé. Au moment de nous séparer, papa a déclaré : « Il fait beau, il est tôt, pour rentrer ce sera mieux ». Nous prenons la route sous de bons augures. Avant Viviers en forêt, stupeur : tous les arbres sont blancs d'un givre épais - il a dû pleuvoir dans la nuit puis geler très vite - Jamais nous n'avions vu cela chez nous. Jusqu'à la maison nous avons roulé dans une allée féerique... à petite vitesse. Microclimat à Blandouët ?

Marguerite Montaroux-Marteau, Le Mesnil-le-Roi (78)

Viviers en Charnie 27 janvier 1945

Monsieur le Vicaire Général

Je vous remercie du mandat du 3 août que vous m'avez envoyé pour les réparations du presbytère. Je l'ai reçu hier. Actuellement je suis prisonnier de la neige et du verglas. Aussi je ne sais quand je pourrai aller à Laval. Aussitôt que je le pourrai je vous porterai les factures acquittées. En même temps je veux vous rassurer au sujet du bail du presbytère de Blandouët. La municipalité m'a offert le presbytère pour 150.00 F au lieu de 300. J'ai accepté. Le bail est actuellement à l'enregistrement. Je suis allé à Blandouët mercredi dernier pour une sépulture. J'ai mis 2 heures pour aller et plus de 2 h pour revenir et j'ai laissé ma bicyclette dans une ferme à 5 km de Viviers. C'est vous dire que la circulation n'est plus possible. Veuillez agréer, Monsieur le Vicaire Général, l'expression de mes sentiments respectueux.

G.Perrin



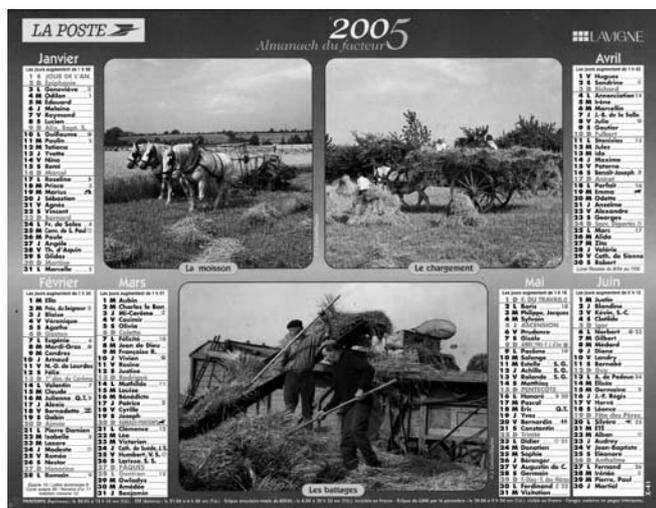
Un temps à ne pas mettre une couche dehors



Quel sale temps à la mi-juin cette année là à Etival ! Je me le rappelle parce que c'est le 17 juin 1951 que naissait ma fille Josette, un dimanche à midi tapant à l'horloge. Pendant huit jours, impossible de mettre une couche dehors. Il pleuvait tout le temps : pas une éclaircie, pas un coup de vent. On étalait les couches sur des chaises autour de la cheminée, mais ça mettait du temps à sécher. Notre stock étant épuisé, ma mère en a taillé dans les bas de chemises usagées de mon père. Ma fille s'est retrouvée emmaillotée dans de beaux tissus rayés, unis ou à carreaux. On avait quand même choisi des couleurs claires, grises ou bleues. Ça n'avait pourtant pas beaucoup d'importance puisqu'un linge blanc cachait tout ça, soit disant pour que les jambes restent bien droites, tu parles ! C'était comme ça en ce temps là et ma mère y tenait, des fois que sa petite fille ait les « pattes » arquées.

Pierrette Renard, Conlie (72)

Le temps qui passe : une année à travers le calendrier des postes



S'il semble probable que le premier almanach des postes ait vu le jour dans la capitale en 1760 à la Petite Poste de Paris (10 bureaux dont un pour la banlieue), c'est au début du second empire que le fameux calendrier des Postes se généralise. Appelés calendriers de cabinet à cause de leur petite taille, ils indiquent les jours, les mois, les lunaisons et les fêtes à souhaiter. Ils comptent aussi une feuille de renseignements pratiques sur la poste aux lettres et la poste aux chevaux. Ces calendriers muraux sont distribués en cadeau lors des vœux de nouvelle année. En 1849, l'administration autorise la vente des calendriers aux facteurs. Dans un premier temps, le calendrier des Postes sera imprimé en exclusivité par l'imprimerie Oberthur à Rennes. Dix années après, les chefs de service pourront choisir

l'imprimeur de leur choix. D'abord illustrés, ces calendriers des Postes vont suivre les évolutions techniques telles que la couleur et la photographie et restent, jusqu'à nos jours, attachés à l'image de notre facteur au moment des étrennes.

D'autres personnes ont repris cette coutume, les pompiers, les associations sportives, certaines associations culturelles. Dans la région parisienne, les services de ramassage des ordures passaient également pour nous présenter leurs vœux et nous offrir un calendrier de poche. J'ai même reçu une année à Sainte-Suzanne deux étudiantes qui, au mois de juillet venaient solliciter l'achat de leur calendrier d'année scolaire afin de financer les frais relatifs à leurs études universitaires.

Gérard Porquet, Sainte-Suzanne (53)

Saints de glace et Quatre-Temps



Je suis rentrée à la Poste en 1982, j'ai débuté à Paris XIII, quartier Italie, ensuite j'ai été mutée à Coulaines puis Sainte-Suzanne pour terminer à Evron. J'ai vendu quelques calendriers à Paris mais c'était vraiment anonyme, on ne connaissait pas les gens, on avait quelques immeubles à faire, je le faisais sans enthousiasme mais on était jeune et on avait besoin d'argent. Depuis que je suis à Sainte-Suzanne, j'ai refait la vente des calendriers. Là, ce n'était pas la même chose, pas du tout le même contact, parce que les gens attendaient le calendrier. C'étaient beaucoup d'anciens et les liens n'étaient pas les mêmes. C'était complètement différent.

En début de saison, il fallait faire la commande, c'était difficile parce qu'il fallait en commander un certain nombre sans trop se tromper. Pour cela, on reçoit des offres de quatre fournisseurs, quatre imprimeurs qui nous envoient leurs catalogues dès le mois de mars, la commande doit être faite avant la fin du mois de juillet pour bénéficier du port gratuit. Nous ne sommes pas obligés de prendre chez tous les éditeurs, moi, je prenais chez les quatre mais on peut faire autrement. J'aimais bien avoir des modèles différents, des conceptions intérieures différentes. Il y a trois modèles de calendriers : des cartonnés, des doubles. Mais on se rend compte qu'à la campagne, les gens aiment bien les plus cartonnés, donc les plus solides. Nous les facteurs, au fil du temps on ne se rendait pas compte mais les clients constataient que la qualité du carton était moins bonne, le carton était

moins épais. Nous avions souvent la remarque : « Oh ! Le carton de votre calendrier est encore plus léger cette année ! » Mais ils prenaient quand même le calendrier.

Les anciens l'attendaient car dès le mois d'octobre, certaines personnes nous demandaient : « Quand est-ce que vous apportez les nouveaux calendriers ? » Je commençais en principe vers le 15 novembre pour finir parfois vers milieu janvier. C'était du temps à y passer parce que les anciens parlaient de leur passé, des anciens facteurs, beaucoup d'échanges. Il y avait les gens qu'on n'arrivait pas à voir, ceux qui travaillaient, il fallait revenir plusieurs fois. Pendant les tournées de vente, il fallait forcément boire un coup et quand j'étais en tournée

de travail, je ne m'arrêtais pas à vendre des calendriers par principe et parce qu'on n'avait pas le temps. Je prenais le temps de faire mes calendriers sur mon temps personnel. Ça m'arrivait de rester une heure, une heure et demi chez quelqu'un. Parfois, je partais pour une après-midi, et j'avais fait trois calendriers. C'était toujours chez les anciens que je restais le plus longtemps, ils aimaient beaucoup parler, échanger. J'apprenais beaucoup de choses sur les villages, c'est comme ça que j'ai connu beaucoup d'histoires et d'anecdotes sur Torcé.

Sur le choix des calendriers, il y avait des gens qui mettaient une demi-heure à choisir parce qu'ils les passaient tous en revue pour comparer les intérieurs, pour voir s'il y avait les Quatre-Temps, les Saints de glace.

C'est marqué normalement mais il fallait vérifier parce que c'est important pour eux. Certains regardaient le temps et ils étaient capables de dire rien qu'en le feuilletant : « Tiens ! Cette année sera sèche. » Pour d'autres, quand j'arrivais chez eux, ils me disaient : « Déjà ! mais j'ai l'impression que c'était hier ! » Ils n'avaient pas vu l'année s'écouler. D'autres encore, systématiquement, allaient rechercher celui de



l'année dernière pour éviter de reprendre le même, ou pour changer le thème. Parfois, ils disaient : « Ah ben, cette année, je vais changer. » Mais je me rendais compte finalement qu'ils reprenaient le même. Je me souviens qu'une année, il y avait une série à la télé qui avait la cote. J'ai donc pris des calendriers sur cette série, j'en avais pris une dizaine parce que je ne savais pas s'ils marcheraient. Ils sont partis comme des petits pains. Anecdote : une grand-mère voit ce fameux calendrier chez sa voisine, elle ne l'avait pas soit parce qu'elle ne l'avait pas vu dans son tri soit parce qu'il était épuisé quand j'étais passée chez elle, toujours est-il que plus tard quand elle me voit, elle me rattrape pour me demander de changer de calendrier. D'autres personnes quand j'arrivais me

disaient : « Cherchez pas, je veux des chats. » C'était très rare que les gens me disent : « Je veux le premier de la liste, ça m'est égal. » Quand le couple était là tous les deux pour choisir, cela posait parfois quelques petits problèmes à savoir : « Bon, l'année dernière, qui est-ce qui a choisi ? C'est toi ? Alors cette année c'est moi. » Quelquefois, je leur conseillais, l'un des deux fait un premier tri, l'autre choisit dans le tri effectué parce que parfois ce n'était pas si facile. Pour d'autres couples, un peu comme les enfants ils faisaient des tours d'une année sur l'autre dans ce cas-là, ils devaient se souvenir à qui c'était le tour. J'avais aussi des clients qui prenaient le calendrier uniquement pour les marées parce que pour eux

c'était bien détaillé, clair et utile. Les plus demandés, c'étaient les chats et les chiens. Pourtant, je leur en proposais plein de nouveaux, j'essayais de varier le plus possible. J'avais entre 30 et 35 calendriers différents, je pense. Mon but était de contenter tout le monde et d'essayer que tout le monde n'ait pas le même. Les nouvelles générations ne sont plus attachées à l'achat du calendrier comme l'étaient les anciens. Ça c'est sûr. Quand je venais sonner à leur porte : « Non, merci ça ne nous intéresse pas. » Il y a ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent, et ceux qui ne sont pas du tout intéressés. Quand je voyais que pour m'acheter un calendrier, ils se forçaient, l'année d'après je n'y retournais pas, je n'avais pas la fibre commerciale sans doute.

Cette vente de calendrier représente beaucoup de temps, au début j'avais du mal parce que c'est quand même de l'argent que l'on vient réclamer aux gens et ça c'était difficile pour moi. Cette année, alors que je suis à la retraite, je pense à mes collègues et je me dis : « Ouf, cette année, je n'ai pas à le faire, » quand même, avec l'argent des calendriers, je pouvais me faire des petits plaisirs.

Signification de quelques informations figurant discrètement sur le calendrier

LUN	20	B. Davy	39
MAR	21	St Matthieu	PQ 
MER	22	St Maurice	TT QT
JEU	23	St Constant	
VEN	24	Ste Thècle	
SAM	25	B. Hermann	

Les Quatre Temps sont signalés sur certaines éditions du calendrier par les lettres QT portées à quatre reprises à côté du saint du jour. Autrefois, périodes de trois jours de pénitence et de jeûne (mercredi, vendredi et samedi) situées respectivement après : le 3^{ème} dimanche de l'Avent, le 1^{er} dimanche de carême, le dimanche de la Pentecôte, et le 17^{ème} dimanche après la Pentecôte. Leur origine, très lointaine (les Quatre-Temps furent célébrés par le pape Sirice au IV^e siècle), est mystérieuse. C'est probablement une reprise de célébrations païennes marquant les semailles, les moissons et les vendanges.

http://media4.obsprm.fr/public/AMC/pages_tp-calendrier/cal-quatre-temps.html

Les saints de glace sont une période climatologique située, selon des croyances populaires européennes du Haut Moyen Âge, autour de saint Mamert, saint Pancrace et saint Servais traditionnellement fêtés les 11, 12 et 13 mai de chaque année. Ces saints sont invoqués par les agriculteurs pour éviter l'effet sur les cultures d'une baisse de la température qui s'observerait à cette période et qui peut amener du gel (phénomène de la lune rousse). Une fois cette période passée, le gel ne serait plus à craindre.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Saints_de_glace



Le cadran strié

Le cadran strié

Quelle heure est-il ? Vestige d'un temps où l'homme vivait à l'heure du soleil, ce cadran était installé au presbytère de Chemiré. Il comprenait de nombreuses stries, beaucoup plus que d'heures normalement repérées sur ce type de cadran... Trop endommagé en son centre, un nouveau cadran plus simple et plus lisible a été ajouté. Chaque commune compte au moins un cadran de ce type, souvent agrémenté d'une phrase à caractère « philosophique ». Si celui de Loué affiche un « Carpe diem » bien tentant, celui de l'église de Mareil-en-Champagne nous avertit « Une sera ta dernière »... On retrouve souvent ces cadrans sur les édifices religieux : presbytère ou cure, églises... Leur rôle premier était de bien marquer les horaires des offices.

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

Lettre de réclamation des habitants d'Etival adressée au maire de Chemiré-en-Charnie vers 1860, au sujet de l'état d'abandon de la chapelle.

(Seule la ponctuation a été rétablie)

Monsieur le Mers,

nous sommes tous rassemblé ausugé de notre chapelle voyens quel va tomber. On na dit, il faut réclamer à Monsieur notre Mers. Tous les jours, il viens du monde en voyage. Ces hon-teux de voir pareil dégât. De plus, le feus viendrè à prandre dans notre maleureus petit hameau, on ne pourra pas sonner la petite cloche pour a vertir tout le monde.

Ces pour quoi, Monsieur le Mers, je vous pris da voir la bonne complessense de vous antandre à vé Monsieur le curé pour referre racomoder sela le plus tos possible.

Les abitans d'etival signer avé moi.

J'ai lonneur destre votre serviteur : Huard.

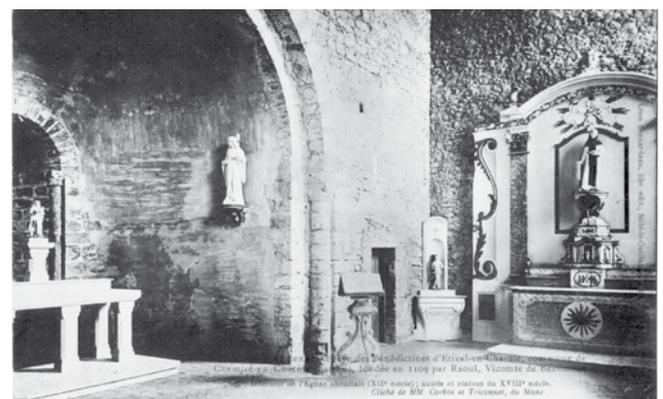
Veuve Rousseau, Jacques Lemelle, Renaud Louis, Livet

René, Ragot Claude, Cryé Artur.

Bourdon Arsène, Heurtebise Louis, Soutier André, Trottier .

Louis on déclaré ne savoir signer.

Extrait de : *L'abbaye d'Etival-en-Charnie, (1109-2009), un site, une histoire, reproduit avec l'aimable autorisation de l'association culturelle pour la sauvegarde de la chapelle d'Etival-en-Charnie.*



Le son de la cloche fêlée

En sonnant la cloche de la chapelle d'Etival, on s'est aperçu qu'elle avait un drôle de son. Le temps avait fait son effet, elle était fêlée. Les membres du conseil d'administration de l'association culturelle pour la sauvegarde la chapelle d'Etival en Charnie (ACSCEC) décide alors de la remplacer en 2005. Serge et Michel la descendent de ses 6 mètres de hauteur et s'en vont à Villedieu les Poêles pour commander celle qui retentit aujourd'hui. Serge et moi retournons la chercher. Elle sera aussitôt arrosée car nous faisons l'aller et le retour sous des trombes d'eau. Nous arrivons en fin de matinée. Nous nous présentons à l'accueil de la fonderie et annonçons le but de notre venue. On nous montre notre Dame d'Etival et on nous propose une visite guidée de l'établissement en début d'après midi. Comme il faut passer le temps, nous nous « tapons la cloche » dans un petit restaurant de Villedieu. Après deux heures passées dans l'usine, nous connaissons de A à Z la fabrication de notre cloche bien emmaillotée dans son carton et que Serge tient fièrement dans ses bras jusqu'au coffre de la voiture. Serge et Michel donnent encore de leur temps pour la remettre en place, l'un grimpé en haut d'une grande échelle et l'autre assurant la sécurité. Le 26 juin 2010 à l'occasion d'une messe célébrée à la chapelle, cette cloche baptisée Notre Dame d'Etival est bénite. Gêné par son aube, le prêtre parvient à se hisser à sa hauteur. En remettant pied à terre il ironise : « C'est la première fois que je grimpe à l'échelle vêtu de mon aube, mais c'était bien ». Cette petite cérémonie, importante pour Etival, s'est terminée par un pique nique très amical.



Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie (72)

Le coq, flambant neuf, remonté sur le clocher



A SAINT-DENIS-D'ORQUES Le coq, flambant neuf, remonté sur le clocher



Le groupe des personnalités entourant le coq (Ph. cl. « M. L. »)

Mardi après-midi, le coq repeint à neuf a été remonté sur le clocher de Saint-Denis-d'Orques. C'est à l'occasion de la réfection de la toiture du clocher décidée par le conseil municipal et commencée vers la fin du mois d'octobre que le coq qui ne tournait plus fut descendu. On en profita pour lui faire subir les réfections nécessaires. Les travaux ont été effectués par la société Moranne Frères. Ils ont été quelque peu retardés par le manque d'ardoises, mais à la fin de cette semaine, tout devrait être terminé. Mardi donc, l'abbé Lamarre a béni le coq en présence du docteur Robin et de M. François, adjoints, Nourry, président du comice communal, Cosson, président de l'Association locale des anciens combattants, de quelques conseillers municipaux, etc. Aussitôt, après la bénédiction les ouvriers de la société Moranne ont remis le coq au sommet, sous les applaudissements de la population qui regardait de la place.

Le Maine Libre (1961)



Louis Langlais



Derrière le cadran, servo-moteur, sonnerie et chronobloc

L'horloge et l'afficheur

De quand date l'installation de l'horloge du clocher ? Celle-ci, installée par la maison Bodet date de 1981 : servo-moteur, sonnerie et chronobloc avec horloge neuve pour un montant de 10 701,60 F.

Elle remplace une ancienne horloge, Gourdin à Mayet, à remontage manuel qui existait déjà en 1927 comme l'atteste le registre des délibérations du conseil municipal qui fait état de réparations pour un montant de 1600F. Ce remontage a été assuré par monsieur Louis Langlais pendant des décennies. En 1926, il touchait une indemnité de 100 F/an. En 1941, il percevait 1 000 F/an auxquels s'ajoutaient 500 F pour sa fonction de tambour. Devenu tambour-afficheur en 1953 (1 000 F), il touche alors 3000 F pour le remontage de l'horloge. Il termine sa carrière en 1963 où sa dernière indemnité s'exprimait en nouveaux francs : 150 NF.

Il sera remplacé pendant une dizaine d'années par Odette Tribotté, puis par Fernande Bouet jusqu'en 1981. En 1990, l'horloge est équipée d'un micro-processeur électronique qui permet de passer de l'heure d'été à l'heure d'hiver sans problème.

Depuis trente ans, elle continue d'égrener ses secondes et de sonner jour et nuit : les heures, deux fois ; sans oublier les demi-heures !

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

SAINT-DENIS-D'ORQUES : 1961
L'heure sonne à nouveau...



Saint-Denis-d'Orques : l'heure sonne à nouveau
« Au moment où nous mettons sous presse... », il y a 50 ans

Tout d'abord ce sont les chemins vicinaux qui deviennent des routes accessibles à tous les véhicules ; bien sûr, il y a encore à faire puisque l'on compte encore 12 kilomètres à faire pour que tout le réseau routier appartenant à la commune soit terminé. Aussi, il ne faut pas ignorer que la commune a près de 30 kilomètres de routes à sa charge. Près de 18 kilomètres ont été remis en état, et dans l'intérêt de la commune il faudra terminer en 1962, car chacun sait que dans les temps actuels, gagner du temps c'est gagner de l'argent, du fait de la hausse constante des prix. Vient ensuite la traversée du bourg sur la route nationale 157 qui vraiment a un grand besoin de réfection, soit les bordures, soit les trottoirs ; tout cet ensemble doit être fait dans les prochaines semaines et ainsi nous aurons une traversée

convenable et qui sera complétée par l'installation d'un clignotant près du carrefour de la route Nationale et de la route Brûlon Ste-Suzanne, car tout le monde sait que cette route est une des plus fréquentées de l'Ouest.

Pour compléter ce tableau d'ensemble de travaux effectués sur le territoire de la commune, il ne faut pas oublier de signaler le remplacement de l'horloge à l'église. Celle qui était installée auparavant datait de plusieurs années (peut-être de siècles), il fallait tout de même une remplaçante si l'on ne voulait pas que St-Denis-d'Orques ne devienne un pays complètement mort, qui déjà se vide de sa jeunesse, car tous les ans il faut compter qu'une moyenne de 12 jeunes gens quittent le pays pour aller en ville. C'est la maison Bodet de Trémentines (Maine-et-Loire), maison d'une grande réputation, puisque dans tous les coins de la France ils ont des équipes qui effectuent des installations d'horloge, qui a procédé au montage de notre horloge. C'est une horloge mécanique avec sonneries automatiques toutes les heures et demi-heures et qui sonnera également automatiquement l'Angélus, les messes en semaine et le dimanche. Cette importante transformation a dû de ce fait changer complètement le dispositif de la sonnerie des cloches (en changeant les moteurs et accessoires divers). Travaux assez onéreux, mais qui tout de même seront appréciés des Dyonisiens qui se trouvent depuis des mois dans une solitude inaccoutumée du fait de l'absence pour ainsi dire de toute sonnerie. Prenons courage, la Maison Bodet met la dernière main au montage de l'horloge, il faut le dire appelée désirée ! Au moment où nous mettons sous presse, le fonctionnement doit être maintenant une réalité. Dyonisiens, vos sacrifices ne seront pas vains, soyez confiants.

Le Maine Libre (1961)

1837 - pour une histoire de cloches, le maire veut démissionner... -

Une affaire de cloches
à Torcé en Charnie en 1837

Reconnues comme l'un des plus anciens instruments sonores, les cloches rythment depuis des siècles la vie des paroissiens. Mais en 1837 à Torcé en Charnie, monsieur Frébourg, maire de la commune menace de démissionner... à cause des cloches ! Le motif invoqué est l'interdiction faite par une loi de 1797 de sonner les cloches pour l'exercice d'un culte.

Une correspondance s'en suit entre le curé de la paroisse et l'évêque et entre l'évêque et le préfet dans le but d'inviter M. Frébourg à changer d'avis. Finalement, le maire qui à cette époque n'est pas élu mais nommé par le préfet restera dans sa fonction... cloches ou pas !

Si vous possédez des documents ou des informations concernant ce fait ou d'autres « affaires » liées à cette interdiction pratiquée pendant le Directoire (26 oct. 1795 au 10 nov. 1799) n'hésitez pas à nous en faire part.



Eglise d'Etreilles

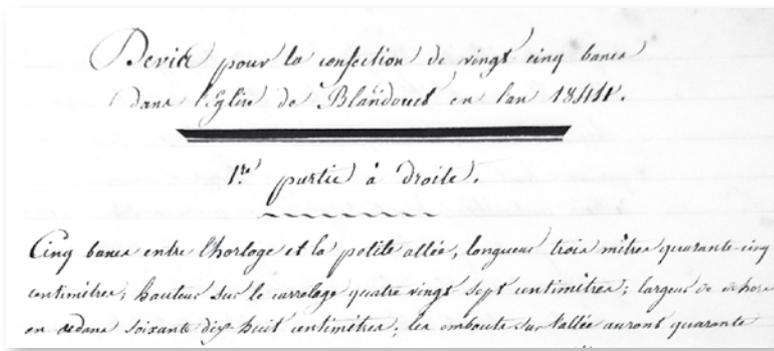


et encore une affaire de cloches... en 2011,
à Etreilles

Coincidence ! Pendant que je cherchais des renseignements sur ce qui était arrivé à Torcé, j'entends à la radio une autre histoire de cloches mais cette fois-ci en 2011 : tout commence à Etreilles une petite commune près de Rennes ; une nouvelle habitante riveraine de l'église se plaint de ne pouvoir dormir à cause du tintement des cloches. En effet celles-ci sonnent tous les quarts d'heure de jour comme de nuit ! Portée à la connaissance de la municipalité cette plainte donne lieu à un mini référendum (pour ou contre la suppression des cloches).

140 des 940 foyers se rendent aux urnes et... 65% des habitants se prononcent en faveur du maintien des cloches ! Elle continueront donc à rythmer la vie et le sommeil des paroissiens !

Josiane Réauté, Torcé-Viviers-en-Charnie (53)



Le cimetière : entre passé et éternité



Dans le cadre administratif de la mise à jour de la gestion du cimetière, j'ai passé quelques heures à recenser les sépultures et monuments funéraires dans le cimetière, en lien avec les concessions.

Le principal souci pour les responsables de la gestion des cimetières est l'état d'abandon de nombreuses concessions perpétuelles, chèrement acquises par des familles qui pensaient maintenir le lien inter-générationnel au-delà de la mort. Mais, faute d'entretien, concession de terrain perpétuelle ne rime plus avec repos éternel ! Aujourd'hui, un jardin du souvenir et un columbarium ont été aménagés pour recevoir les restes de ceux qui ont choisi la crémation. Un choix bien éloigné de l'esprit de nos ancêtres ; marqués par les interdits religieux et les atrocités de la seconde guerre mondiale...

Le cimetière de Chemiré-en-Charnie compte quelques tombes « remarquables ». Deux prêtres : le vénérable et discret curé Sergent et le curé Pioger, quelques instituteurs : Monquillon, deux soldats « Morts pour la France » dont Pierre Genelle, Clovis Arthus, tués par les Allemands à la Libération et la famille Chauvelier qui a fait don d'une partie de ses biens à la commune font partie de ces défunts qui ont plus particulièrement marqué l'histoire du village. Mais, c'est toute l'histoire des familles qui se raconte dans les allées du cimetière : Untel, bon père, bon fils, bon époux... Unetelle, morte trop jeune, qui partagera la tombe avec son veuf et sa seconde épouse... Des regrets éternels et des invitations à la prière, des fleurs en faïence ébréchée, d'autres en tissu délavé, de beaux chrysanthèmes aux couleurs éclatantes à la Toussaint... des messages d'amour et d'amitié gravés sur des plaques... symboles de l'attachement de ceux qui restent pour celui qui les a quittés.

Si certains noms glanés sur des monuments ou croix anciennes n'éveillent aucun souvenir, d'autres trouvent un écho dans les générations actuelles. Le cimetière joue son rôle : lieu de mémoire et de passage, entre mort et vie, gens d'hier et d'aujourd'hui...

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

Sonner le temps au pays des trois clochers

Un curé de Torcé, le chanoine Augustin Ceuneau n'avait-il jadis pas dit que c'était le pays des trois clochers. Pourquoi ? En effet, à l'angle du chemin du Verger (actuellement emplacement des deux monuments aux morts), il y avait une chapelle sur la propriété de monsieur Schmitt, maire de la commune. Je n'ai jamais vu cette chapelle ouverte, le clocher assez fin avait-il une cloche ? Cette chapelle a été détruite après guerre. Viviers possède trois cloches (voir noms et dates).

Les sonneries :

Ses trois angélus étaient sonnés à

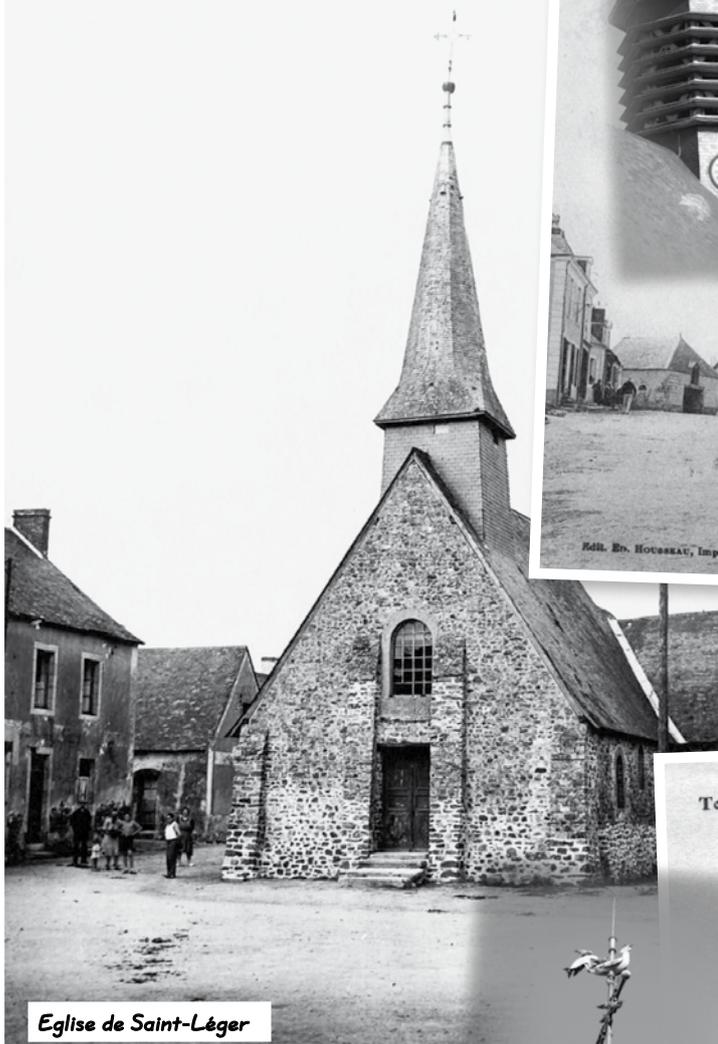
heure fixe, le matin vers 7 heures, le midi et le soir entre 18 et 19 heures. La sacristie où le préposé à cette sonnerie ne montait pas au premier étage du clocher pour effectuer la sonnerie, une corde actionnant l'unique cloche qui servait, descendait jusqu'à l'entrée. Elle était remontée lors des offices au premier étage. Les dimanches ordinaires, seules deux cloches assuraient les sonneries. Les fêtes religieuses dites « carillonnées », la grosse cloche était actionnée, ce qui était assez joli.

Pour les sépultures, le glas était sonné (pas de volée), des

tintements avec deux cloches. La veille de « l'enterrement » du défunt à l'heure où serait effectuée la cérémonie, on sonnait le glas également, ce qui avertissait les paroissiens de l'heure de la cérémonie ; on appelait cela le trépassement. Avant la guerre et aussi pendant et peut-être encore un peu après, une personne souvent une femme payée par la famille, passait de maison en maison pour « prier » d'assister aux obsèques, avec précision de l'heure, il n'y avait pas d'avis de décès dans les journaux, pas de téléphone.

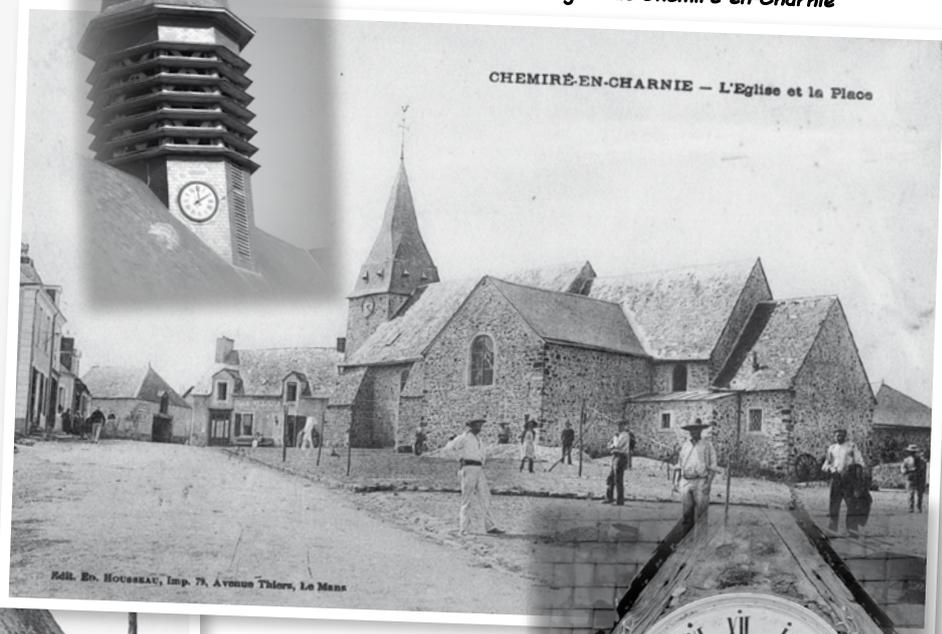
« Le temps qu'il fait, le temps qui passe
Cloches, horloges et girouettes
les clochers de la Charnie »

SAINT-LÉGER (Mayenne) -

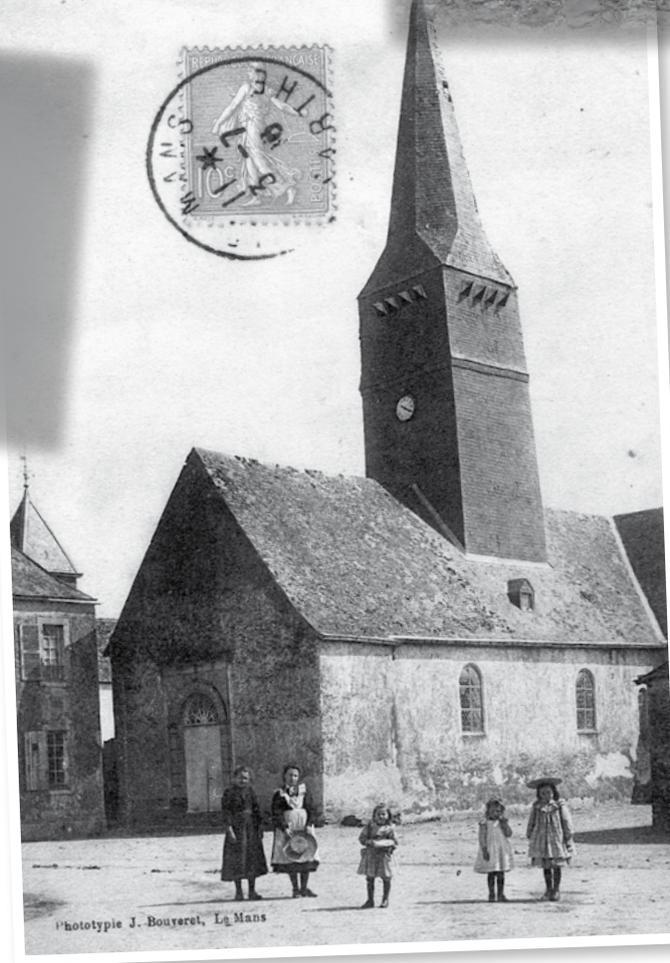


Eglise de Saint-Léger

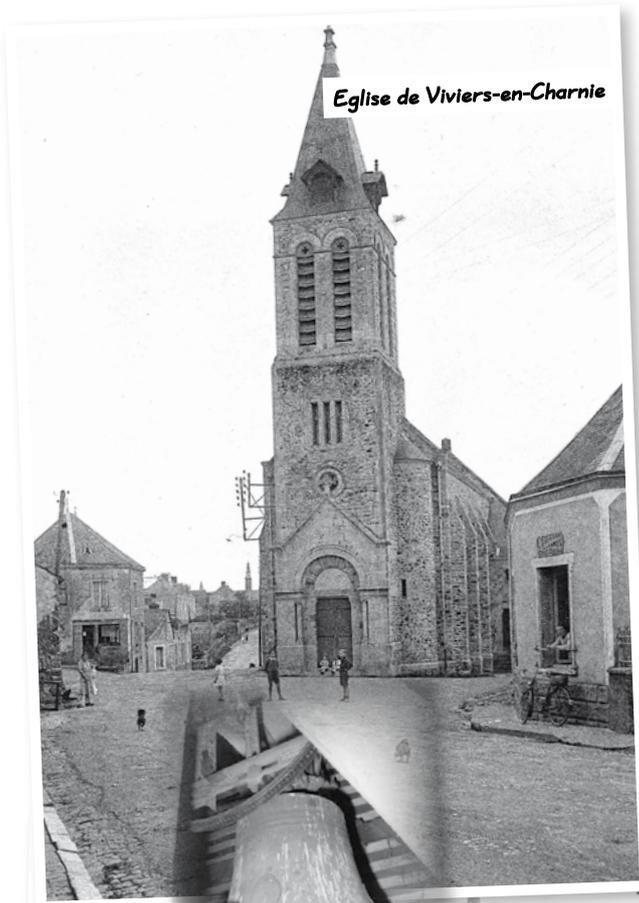
Eglise de Chemiré-en-Charnie



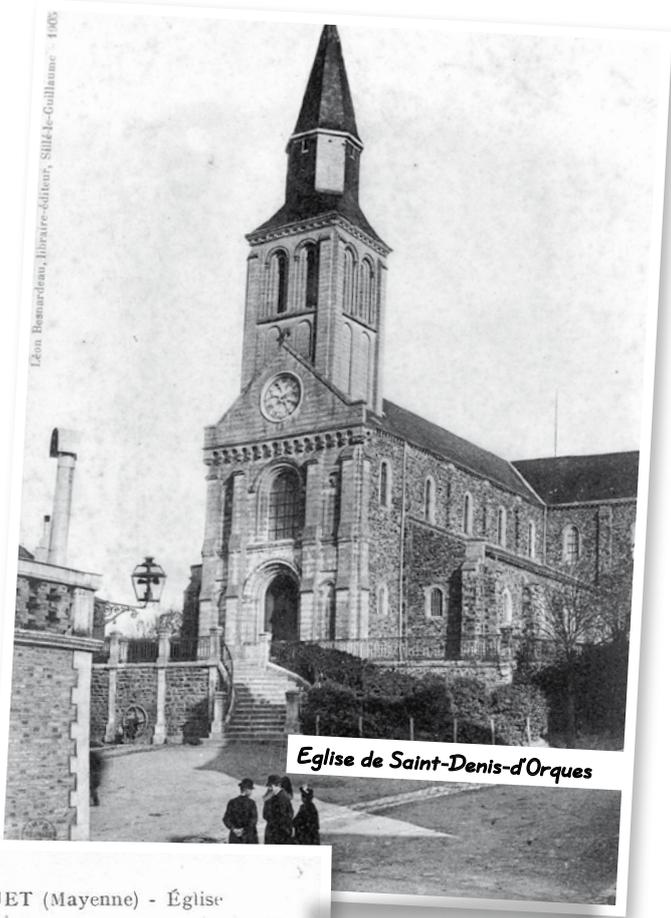
Torcé-en-Charnie (Mayenne). — Eglise



Eglise de Torcé-en-Charnie



Eglise de Viviers-en-Charnie



Léon Bonardreau, Libraire-Éditeur, Sillé-le-Guillaume - 1905

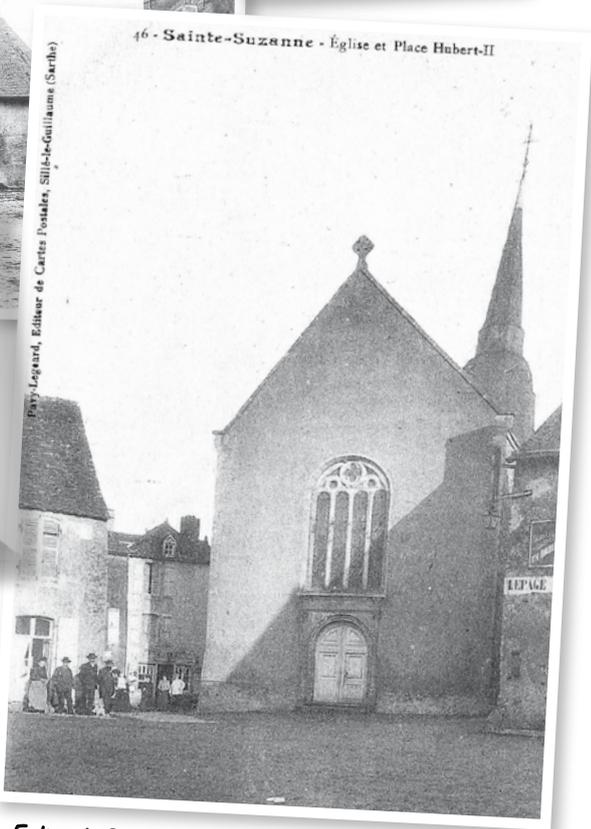
Eglise de Saint-Denis-d'Orques

8 - BLANDOUET (Mayenne) - Église



Pavy Legrand, éditeur de cartes postales, Sillé-le-Guillaume (Sarthe)

Eglise de Blandouet



46 - Sainte-Suzanne - Église et Place Hubert-II

Pavy Legrand, Éditeur de Cartes Postales, Sillé-le-Guillaume (Sarthe)

Eglise de Sainte-Suzanne et place Hubert II



Autre sonnerie : Le tocsin, tintement bref et rapide de la petite cloche. Cette sonnerie était réservée pour prévenir la population des incendies quand il n'y avait pas de pompiers. La population se munissait de seaux pour puiser de l'eau à la mare ou au point d'eau le plus proche pour arroser l'incendie. On faisait la « chaîne », les costauds remontaient les seaux pleins et la chaîne « descendante » constituée d'enfants et de femmes qui passaient les seaux vides.

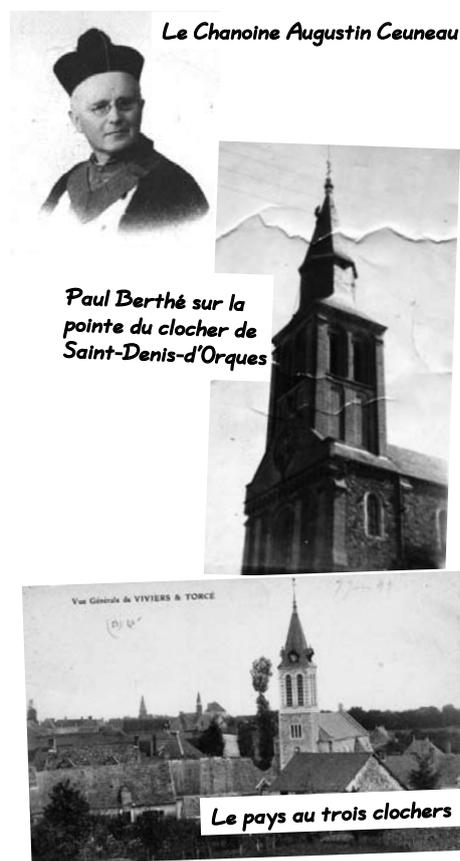
« Un souvenir » : Un jour à la sortie de l'école du midi, un incendie s'est déclaré chez monsieur Bernard Richefeu. Un peu paniqué à cet appel du tocsin, j'ai rejoint ma mère pour participer à cette chaîne. L'incendie avait été provoqué par des troupes allemandes qui se servaient du hangar sinistré pour faire leur cuisine. C'est le seul incendie où j'ai pris une part active.

Le tocsin était également sonné pour avertir les gens de la commune pour la déclaration de la guerre 39/45, très peu

de gens possédaient la TSF et très peu de journaux. Les gens venant aux renseignements ont alors pris connaissance de l'affiche placardée par le garde champêtre enjoignant les classes mobilisables de rejoindre leur recrutement (je me rappelle bien de ces instants).

Les deux écoles laïques de Viviers n'avaient pas de cloche. Pour ponctuer l'entrée des classes, le maître frappait dans ses mains. L'école libre des filles située sur la route noire possédait une cloche. La chapelle Saint Nicolas avait-elle une cloche ? Ayant travaillé comme charpentier-couvreur avec mon père, nous avons refait les gouttières de l'église de Viviers en compagnie de monsieur Georges Barrier, plombier-zingueur à Sainte-Suzanne. On assurait l'entretien de l'église de Torcé et avant la destruction par la foudre, du clocher, un couvreur spécialisé avec une corde à nœuds, monsieur Paul Berthé* de Saint-Denis-d'Orques, nous avait aidés pour réparer le clocher.

Claude Mortier, le Mans (72)



*Paul Berthé est né en avril 1910 et il est décédé accidentellement en chutant du toit d'un château à Bernay dans l'Eure, en décembre 1967. Son père s'appelait également Paul Berthé, et exerçait le métier de couvreur à Saint-Jean-sur-Erve. (Note de Josette Mostéphaoui-Chapron, Le Mans (72))

N'allez pas trop vite, parce que vous me poussez



J'habitais dans les faubourgs de Saint-Denis. Il y a deux ans, le 18 août, que je suis à la maison des Rochers. Avant, j'avais ma voiture, je faisais des petites sorties, j'emmenais des dames au marché. Le temps est bien occupé, pour celui qui veut et celui qui peut, parce que plus ça va et moins il y a de personnes capables dans les maisons de retraite. Les personnes viennent plus âgées. Tout d'abord, je lis mon journal. Parfois, je participe à des activités cuisine, je suis allée une fois au marché, à Loué. On a rencontré beaucoup de monde. Grâce à l'argent que l'on a récolté l'année dernière, au comice on s'était payé ça. On peut faire des conversations avec d'autres résidents mais il ne faut pas que cela dure longtemps. Cette année, en juin, nous sommes allés faire une partie de pêche, il y en a un qui a pris beaucoup de poissons. Nous, on a surtout joué aux cartes. On fait aussi du

loto, du Scrabble, beaucoup de jeux de mémoire, trois ou quatre fois par semaine. Et puis, il y a les anniversaires tous les mois. En ce moment, il n'y a pas de jardinage et au printemps dernier je n'y suis pas allée, mais tous les parterres qui sont là, ont été faits par les résidents. Il y a aussi des animations, des personnes qui viennent faire de la magie, qui viennent chanter. Lire le journal c'est important, on a l'air moins bête. On est au courant de tout ce qui se passe dans le monde, du bon et du moins bon, du beau et du moins beau. La journée commence à 7 heures. On prend le petit déjeuner dans une petite salle à l'étage. Il ne faut pas se plaindre, le personnel est très sympa. Je n'ai pas souvent de visite parce que ma famille est aux 500 diables... Je vois plus souvent ceux qui sont en retraite, j'ai quatre-vingt-dix ans ! Souvent, je leur dis : *N'allez pas trop vite, parce que vous me poussez !* Ma fille aînée est à côté de Belfort, l'autre est dans les Côtes-d'Armor, un autre à côté de Rennes, il y en a quand même un au Mans. J'ai aussi 12 petits-enfants et six arrière-petits-enfants. Il y en a que je n'ai jamais vu. J'ai des photos et parfois des coups de fil.

Je suis arrivée à Saint-Denis il y a soixante-cinq ans, le 1^{er} avril 1946, le lendemain de mon mariage. Mon mari était ouvrier, puis il a été prisonnier et il est rentré pas trop costaud de la guerre, il a travaillé comme maçon, puis il est rentré à la carrière de Chemiré et ça a été la fin, la silicose. Il est décédé en 61, il avait cinquante ans, j'en avais quarante. Mon aîné avait quatorze ans et le plus jeune quatre ans. C'était dur surtout à Saint-Denis. La silicose, c'était une maladie accidentelle alors j'avais une petite pension et puis je me débrouillais. Ça n'a pas empêché non plus mes enfants de se débrouiller. Mes parents étaient dans une petite ferme du côté de Souigné-Flacé, Chemiré-le-Gaudin. C'est pas toujours rose la vie !

Bernadette Fournier, maison de retraite les Rochers, Saint-Denis-d'Orques (72)

En ce temps là, arriver à l'école pour un enfant de six ans, était un événement important et très intimidant presque effrayant, à la récréation, le maître nous distribua notre premier livre, un « syllabaire ». Aujourd'hui, l'ambiance est sans doute complètement différente, à l'époque, il y avait beaucoup de discipline, et aussi une leçon de morale chaque matin, mais tout de même, après un temps d'adaptation, nous prenions de l'assurance. Comme tous les enfants, nous étions prompts à inventer de menues bêtises et parfois cela se soldait par des punitions, cela pouvait aller de la mise au coin, à la séance de marche forcée autour de la cour. Puis, plus tard, j'ai changé de classe, il y en avait deux avec trois sections chacune, là, l'ambiance a changé, le maître qui était aussi directeur, était très efficace. Il avait une méthode bien à lui, particulière et très intéressante, par exemple pour l'apprentissage de la vie, nous avions droit en plus des cours, à de menus travaux, comme par exemple, en hiver allumer le poêle à tour de rôle. En plus, lorsque nous étions punis, le maître nous distribuait des corvées, cela pouvait aller de la corvée de bois, de jardin ou de WC, mais bien sûr cela n'empêchait pas les autres formes de punitions, pour ma part j'ai passé un après midi à genoux sur une règle les mains au dos, le nez par terre. Certes, c'étaient des méthodes

d'un autre temps qui ne pourraient plus avoir lieu aujourd'hui mais elles étaient efficaces. Je me rappelle d'un jour où mon camarade Bertier était de corvée de jardin, durant la classe, il me dit, *Claude, tu devrais te faire punir, tu verrais les fraises qu'il y a*. Oui, c'était une bonne idée mais voilà, comment faire, je réfléchis quelque temps car il fallait que cela ait l'air naturel, bien sûr, le maître n'aimait pas le bruit, alors je décidais de faire claquer mon pupitre qui possédait un couvercle articulé. *Qui a fait cela ? Moi monsieur. Ne recommencez pas, petit minime !* Mince alors, raté. J'attends alors quelques minutes et je recommence. *Qui a fait cela ? Moi, monsieur. Encore lui, inscrivez-le au tableau : sera de corvée de jardin à la récré*. Cette année-là il n'y eut pas beaucoup de fraises à manger. Ainsi allait la vie à l'école des garçons de Saint-Denis-d'Orques en ce temps-là. Par contre, il y avait un jour où tout le monde se tenait à carreau, c'était le vendredi, car là, c'était la corvée de WC qu'il fallait nettoyer après la classe, le vendredi soir et cela à l'aide d'un balai et de seaux d'eau pris à la pompe. En dépit de cette méthode ancienne, je garde de bons souvenirs de cette école et de ce maître, cela me laisse plein d'histoires à raconter à mes petits enfants.

Claude Rivière, Saint-Denis-d'Orques (72)

Temps passé, temps qui passe

Le 21 novembre 1975 était créé, à Blandouet, le club « Bon accueil ». La présidente était madame Gabrielle Leroux de Saint-Jean-sur-Erve. A ce moment là, il n'y avait pas de salle pour se réunir. La sacristie de l'église avait été mise à la disposition du club. Monsieur Roger Melot, le maire, y avait fait poser de la moquette pour isoler un peu du froid. Les jeux de cartes y étaient de mise. La seconde présidente était madame Jeanne Thibault de Saint-Denis-d'Orques. Nous étions assez nombreux. Mêmes occupations : jeux de cartes, bavardages. En fin d'année, nous avons un goûter pris en commun. Nous avons aussi droit à un petit sachet de crotttes de chocolat, etc. Au moment des anniversaires, la personne concernée apportait son gâteau, sa bouteille. Quelquefois, quand les communes avoisinantes, Saint-Jean-sur-Erve, Chammes, faisaient des voyages et que le car n'était pas plein, si on voulait, nous pouvions les accompagner. Après Jeanne Thibault, nous avons eu madame Marcelle Baudvin, une personne qui venait de la région parisienne. Elle avait acheté une maison à Blandouet. Nous procédions de la même façon qu'auparavant, sauf que nous avons la cuisine de la maison communale (nous l'avions eue déjà avec madame Thibault). Ensuite madame Baudvin a vendu et est repartie en région parisienne. Nous avons eu ensuite madame Renée Letellier. Toujours le même principe, fin d'année, goûter, distributions de friandises. Nous allions en porter aux personnes parties en maison de retraite. Quand madame Letellier est partie à Laval, j'ai accepté la place pour que le club ne disparaisse pas. Nous étions moins nombreux mais nous avons mis en place l'idée de faire un repas ensemble une fois par mois, le mercredi. Puis c'est le jeudi qui a été choisi par rapport à la disponibilité des personnes, certains gardant leurs petits-enfants le mercredi. Cette réunion mensuelle continue avec notre nouvelle présidente Nicole Baudry. Nous commandons le repas auprès de la communauté de communes et nous le partageons ensemble dans la salle communale Perrine Dugué. Ensuite, chacun joue au jeu de son choix, cartes, Triomino. Quand il fait beau, il y a la pétanque. De plus, nous allons faire de temps en temps des promenades, nous utilisons le covoiturage. A chaque fois, de très bonnes journées terminées par un goûter-café. Le club se reconstitue doucement, une vingtaine de personnes (dont une majorité de jeunes retraités) nous espérons pouvoir avancer encore et durer le plus longtemps possible.



*Déjeuner et jeux du club du Bon accueil
jeudi 27 octobre 2011*



*Le 14 septembre 2011, fête du 35^e
anniversaire de la fédération des aînés
ruraux de la Mayenne à Laval*

La fin des classes ?

En 1983, Yves Fouilleul et moi-même décidons de proposer au comité des Fêtes d'organiser un banquet des dizaines. Cette idée, nouvelle à Chemiré, était déjà mise en application depuis plusieurs années à Torcé-Viviers puisque mes parents y avaient fêté leur quarante ans : c'était le repas des « classes ».

Nous nous organisons très vite pour contacter les personnes concernées. J'étudie à la fois les registres d'état civil (naissances), les registres matricules de l'école et les listes électorales. Yves gère la partie repas et ensemble, nous allons inviter les habitants de Chemiré. Les autres personnes reçoivent un courrier ou un appel téléphonique.

Le premier repas est un succès puisque nous réunissons trente-trois personnes sur la photo, dont deux bébés. Dix ans plus tard, nous aurons le privilège rare d'avoir une centenaire sur notre photo. Chaque année, aidée d'un chemiréen ou d'une chemiréenne qui passe le cap d'une nouvelle dizaine, j'organiserai ce repas des retrouvailles avec le même plaisir ! Ce fut souvent l'occasion de rencontres et de discussions animées et amicales, de moments d'émotion quand j'évoquais malgré moi, un petit frère mort bébé, dont la transcription de décès n'avait pas été faite sur le registre d'Etat Civil, de « grogne » parfois, liée à des incompréhensions qu'il fallait combattre... En 1997, d'anciennes élèves profitent de ce repas pour rendre hommage à leur ancienne institutrice, mademoiselle Pageot, et lui offrir un cadeau. Mais, au fil du temps, les jeunes ne répondent plus à l'invitation ; l'entrée au collège pour tous réduit les années passées à l'école du village laissant moins de temps pour créer ces amitiés d'école si fortes autrefois. En 1999, nous décidons de cumuler les dizaines et les demi-dizaines pour avoir un nombre suffisant de convives. L'année 2000 aura été fatale à cette animation qui a cessé faute de participants : où est le plaisir des retrouvailles quand il n'y a plus qu'une ou deux personnes par classe d'âge ?

Voilà le menu proposé lors du dernier repas, le samedi 6 novembre 1999 : apéritif, assiette du chef, filet de Dorey sauce St-Jacques et ses légumes, sorbet à la pomme, pintade forestière et ses petits pois cuisinés, salade, fromage, chou à la crème, café... pour 150 F, sans les vins.

La tradition du sorbet à la pomme pour accompagner le trou normand me fait irrésistiblement penser à ce trentenaire qui était venu en Mobylette à notre rendez-vous et qui nous a quitté à ce moment-là du repas, croyant dur comme fer que le repas était fini puisqu'il avait mangé le dessert. Malgré nos tentatives pour le retenir, il nous a salués en nous souhaitant une bonne fin de soirée puis il est remonté sur sa Mobylette, ravi de sa soirée... et c'est bien l'essentiel ! Une photo de groupe immortalisait l'instant, sauf quand l'appareil de notre photographe faisait des siennes !

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

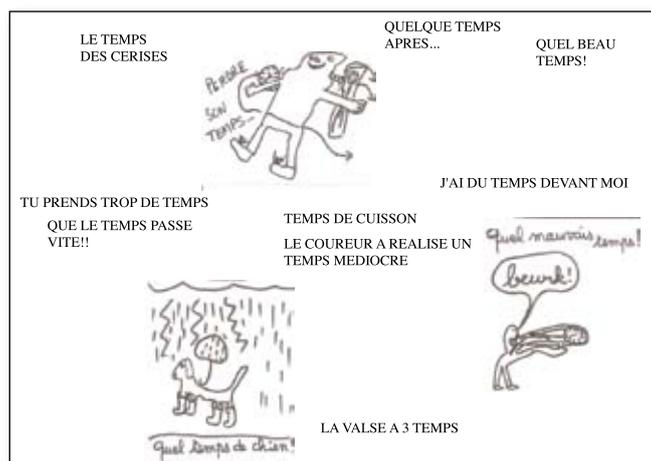


Le nom retrouvé

L'exposition arrivait presque à sa fin quand une famille parisienne s'approche en voyant une pancarte exposition. En observant les photos d'école de 1938-1939 où nous avons marqué presque tous les noms, sauf quelques uns avec un point d'interrogation, un monsieur a mis son nom : Duval Marcel. De là se sont déliés beaucoup de souvenirs : les méthodes de l'enseignement, les copains, le placement dans une ferme à Saint-Léger, dès 12 ans, comme enfant de l'Assistance publique, etc. Que de précieux échanges avec l'association ce jour là !!! Accompagné par sa femme, ses enfants et petits-enfants ce jour-là, l'émotion se lisait dans leurs yeux. Nous gardons bien entendu des liens très forts avec cette famille qui a apporté de l'eau à notre moulin.

Philippe et Véronique Drouard, Saint-Léger-en-Charnie (53)

Le temps, façons d'en parler



Dessins des enfants de l'école publique de Torcé-Viviers-en-Charnie

Pour aller plus loin...

« La météorologie populaire », un chemin intéressant à suivre !

<http://www.lamayenne.fr>

onglet « archives5 » puis, dans la liste à gauche de l'écran, choisir « textes en lignes ». Sur cet écran, tout en bas de la page, choisir « autres auteurs » et, dans la liste, choisir « CHAMBOIS (Em. Louis) observations de météorologie populaire ». Possibilité d'enregistrer le document.

Le coq des clochers

le plus ancien coq de clocher connu, qui se trouve à...

http://fr.wikipedia.org/wiki/Coq_dans_la_culture



Coq sur la cathédrale St Guy à Prague, Tchéquie

Babillages à la Résidence du Parc, à Vaiges

Ce vendredi 14 octobre, l'échange a commencé par le témoignage très poignant d'Annick Chauveau qui a raconté l'histoire de son père, Victor Julien, prisonnier pendant 5 ans durant la seconde guerre mondiale. Durant ces années, les prisonniers étaient répartis dans différentes fermes où les bras manquaient, et monsieur Julien eu la chance de se retrouver dans une exploitation où la famille fut très accueillante et traitait les prisonniers avec respect. De cette rencontre naîtra une correspondance écrite entre Victor et la famille avec laquelle il travailla pendant 5 ans et de cette histoire est née le jumelage franco-allemand entre Sainte-Suzanne et Sulzheim. Ce récit a le mérite de mettre en valeur la compréhension et la tolérance entre les peuples, alors que l'Allemagne et la France étaient en guerre.

Ce témoignage a suscité la réaction de deux résidents : l'un qui fut prisonnier également pendant 5 ans et racontait qu'il avait fait plus de 500 km à pied pour atteindre la Pologne puis la Russie où il travaillait dans des camps et dormait à plus de 700 sur de la paille. C'est d'ailleurs une période de sa vie qui l'a beaucoup marquée et il tient à en témoigner. Une autre a rapporté le vécu de son mari parti pendant 4 ans alors qu'elle attendait son 3^{ème} enfant et a confié que c'était une période difficile et pendant laquelle il fallait être solidaire.

Après cet échange, fort en émotion et qui force le respect, nous avons abordé un thème plus léger « l'école autrefois ». Anita Boul-Tollemer, la bibliothécaire de la médiathèque Erve-et-Charnie a

lu des extraits du petit Babillard, qui reprenaient les souvenirs d'école d'une dame de Blandouet de 1934 à 1943. Plusieurs résidents ont vivement réagi sur ce sujet : une résidente de Soulgé-sur-Ouette a réalisé qu'elle reconnaissait sa tante dans les acteurs de ce témoignage, une autre se souvenait que c'étaient les élèves qui approvisionnaient le poêle à bois

chacun leur tour, un autre encore se souvenait qu'à la récréation il jouait aux osselets (récupérés sur les rotules des cochons). Un ancien cite qu'il allait à l'école en sabot et qu'il pouvait faire 6 km à pied pour aller et rentrer de l'école, d'ailleurs certains partaient plus tôt pour ne pas rentrer à la nuit, un résident de Vaiges se souvient avoir fabriqué des jouets avec

des sureaux. Une résidente confie qu'il lui arrivait d'imiter la signature de sa maman sur son carnet de note vu que celle de son papa ne marchait pas... Une autre nous explique qu'elle allait à l'école à partir de 6 ans, la rentrée se faisait le 1^{er} octobre et l'année scolaire se terminait fin juillet, ils vivaient en fonction du soleil car le changement d'heure n'existait pas encore.

Cet après-midi fut riche en témoignages et les résidents ont remercié Annick Chauveau pour sa disponibilité et nous espérons poursuivre ce recueil de témoignages en engageant un partenariat avec les membres actifs du petit Babillard afin qu'ils puissent recueillir le vécu de résidents qui ont envie de transmettre leurs histoires et leurs savoirs du temps passé.

Estelle Jardin, animatrice à la Résidence du Parc à Vaiges et à la résidence médicalisée Edouard Bozée de Soulgé-Sur-Ouette (53)



Le petit Babillard à l'Ehpad du Parc

... à nous le souvenir

Florence Dorizon a créé cette rubrique dans le n°4 en décembre 2005. Avec son savoir-faire et sa façon émouvante de retracer leurs vies, Florence a sorti de l'ombre et sauvé de l'oubli plusieurs des Enfants de Blandouët Morts pour la France : René Huet, Théodore Plu, Albert Dubois, Auguste Veau, Pierre Godmer, Auguste Perrot et Marcel Leroy. Elle a également éclairci une légende disant que deux soldats allemands étaient enterrés dans le cimetière de la commune : Adolphe Denaez et André Voyer. Et puis en guise de bienvenue aux Ateliers d'histoire elle a offert aux Suzannais le récit de la vie du caporal Pavie et pour Chemiré-en-Charnie, l'histoire du Monument aux Morts de la commune. Enfin dans le n°8 elle a décrit la méthode qu'elle a mis au point pour reconstituer le parcours de ces vies trop tôt perdues dans l'espoir que d'autres jeunes, ou moins jeunes, la rejoindraient dans sa démarche. Avec le nouveau portrait qu'elle nous fait découvrir nous continuons d'espérer que son appel ne restera pas sans écho. F. B.

Caporal Ferdinand Pavard, décédé à Perthes-les-Hurlus

Le 29 août 1885 naît Ferdinand Joseph Pavard, fils d'Alphonse Gervais Pavard et de Marie-Louise Davoust, tous deux journaliers agricoles demeurant au hameau des Maisons-Neuves à Saint-Jean-sur-Erve. Ferdinand est le troisième enfant de la famille. Il a un frère aîné, Alphonse, né en 1883 et une sœur jumelle, née 15 minutes avant lui, qui a pour prénoms Joséphine, Marie.

La famille s'agrandit à nouveau avec l'arrivée d'Angèle en novembre 1887 puis la naissance de Marcel en 1891. Pendant tout ce temps, la famille réside toujours aux Maisons-Neuves à Saint-Jean-sur-Erve en compagnie de la mère de Marie-Louise, Louise Davoust, née Duval.

Quelques années plus tard, Ferdinand et ses parents déménagent pour aller dans le bourg même de Saint-Jean-sur-Erve, dans la section de Jovenal. Le frère aîné, Alphonse, qui a alors une douzaine d'années ne vit déjà plus chez ses parents. Il doit apprendre le métier et est placé dans une ferme en tant que domestique. Marie-Louise, la mère, en plus d'être domestique de ferme, tout comme son mari, a la charge d'un nourrisson, Marie Rhedon, âgée de 6 mois.

Au début du 20^{ème} siècle, les Pavard s'installent à Blandouët, à la ferme de la Baillée. Ferdinand ne va pas tarder à faire ses classes, dès 1905. Il est incorporé au recrutement de Laval. La même année, sa sœur jumelle Joséphine épouse Henri Breux à Blandouët.

Elle tiendra par la suite un des cafés de Blandouët.

Leurs parents, toujours métayers à la Baillée, habitent avec leurs derniers enfants qui les aident, ainsi qu'avec François Harnier, domestique de ferme originaire de Saint-Denis-d'Orques.

Ferdinand se marie en 1910 au Mans avec Mathilde, Louise, Marie Couaslier. Ses parents toujours métayers à la Baillée n'ont plus que le dernier de leurs enfants, Marcel. Avec eux, résident aussi le père d'Alphonse, Gervais, originaire d'Hambers et un domestique de ferme originaire de Chammes, Alphonse Davoust.

Lorsque la guerre se déclare, Ferdinand est incorporé dans le 124^{ème} Régiment d'infanterie, qui est entièrement basé à Laval. Dès le début de la guerre, le 5 août 1914, le régiment est transporté par voie ferroviaire sur Verdun. Les troupes sont alors chargées de la défense de la place de Verdun. Dès lors s'enchaînent le combat de Mangiennes, puis la bataille de Virton dès le mois d'août. En septembre ont lieu les sanglants combats de la ferme de Quennevières, durant lesquels le régiment perdra environ un millier d'hommes. Le régiment va ensuite s'enterrer dans une longue et usante guerre de tranchées qui va durer d'octobre 1914 à mi-février 1915. Le 18 février 1915 s'engage l'offensive en Champagne, plus précisément les combats du secteur du bois des trois sapins. Il s'agit



du secteur de l'ancien village de Perthes-les-Hurlus. Le 19 février au matin, le 124^{ème} régiment essuie au lever du jour un feu très violent. En quelques minutes, un lieutenant, deux sous-lieutenants et environ 600 hommes de troupes sont mis hors de combat. En une seule journée, environ 130 hommes de troupes perdent la vie. Le caporal Ferdinand Pavard est du nombre.

Pendant la première guerre mondiale, il était fréquent de monter rapidement en grade. Je n'ai cependant pas pu retrouver à quel moment ni pour quelle raison Ferdinand Pavard est devenu caporal. Il s'agit du premier grade militaire de l'armée de terre. Un caporal est à la tête d'un groupe de combat. C'est à lui que s'adressent les hommes de troupe pour connaître les ordres.

Le caporal Ferdinand Pavard est décédé à Perthes-les-Hurlus, dans la Marne, un village aujourd'hui disparu. Avant la première guerre mondiale, ce village comptait 156 habitants. Le passage de l'armée allemande a obligé les habitants à fuir dès le début de septembre 1914. Le village a été anéanti par la guerre des tranchées et ne s'est plus jamais relevé.

Florence Dorizon, Düsseldorf (RFA)

	Nom	Date de naissance	Date de décès	Date de mariage
Père	Gervais Alphonse Pavard	11/09/1862 à Hambers		
Mère	Marie Louise Davoust	1856 à Saint-Denis-d'Orques		
Grand-père paternel	Gervais Pavard	1832 à Hambers		
Grand-mère paternelle	Anne Leroux	1836		
Grand-mère maternelle	Louise Duval	1829	01/12/1896	
Frère aîné	Alphonse Jean Pavard	24/06/1883 à Saulges	15/09/1950 à Bonchamp-les-Laval	27/04/1908 à Bonchamp-les-Laval
Sœur cadette	Angèle Clémentine	24/11/1887 à Saint-Jean-sur-Erve		25/11/1909 à Blandouet (Léon Leceuf)
Frère cadet	Marcel Anatole	Mai 1891 à Saint-Jean-sur-Erve		

Informations complémentaires concernant la famille de Ferdinand Pavard. Il s'agit, la plupart du temps de notes inscrites en marge des registres de Mairie ou d'années/lieux de naissance indiqués en complément dans les registres d'état-civil.

Du côté des ateliers

Histoire de rire : comment être sérieux en botanique ?



Veronica urticifolia

Du fait que chaque année, en septembre, j'anime, avec l'aide d'André Launay, agriculteur retraité de Rouëssé-Vassé, une sortie botanique à Saint-Denis-d'Orques ou dans les environs, je vous transmets ce texte pour aider un débutant en botanique à retenir les noms des plantes (ou quelques termes scientifiques) tout en s'amusant ? Par exemple, l'arabette, une plante à fleurs blanches de la même famille que les choux, et qui fleurit à volonté dès la fin mars. On pense : qu'est-ce que ce perroquet pas futé ?
Réponse : ara bête.

Qui ne connaît pas l'ancolie, d'un si beau bleu, genre dont une espèce est protégée au niveau national ? Oui, mais savez-vous comment elle est venue en France ?

Réponse : en colis postal.

Il existe des plantes qui, comme le chénopode bon-Henri mélangé à l'ortie, servent à faire une excellente soupe. Dans la même famille, il y a un genre nommé « amarante » avec beaucoup d'espèces, très difficiles à déterminer : croyez-moi, l'amarante, ce n'est pas drôle.

Des plantes peuvent rappeler des voitures. Pourquoi trouve-t-on toujours les troènes par 6 ? (même famille que l'olivier, le lilas et le frêne). **Réponse : parce qu'ils vont en Citroën.**

Une famille est particulièrement ardue à déterminer, car elle comprend les Carex, au nombre de 150 en France (dont 110 de haute altitude) : cela constitue la famille des Cypéracées. Donc, pourquoi* les Carex sont-ils si difficiles à étudier ? **Réponse : parce qu'on s'y perd assez.**

Comment passer d'une famille ancienne à son nom moderne ? (car les savants botanistes se réunissent tous les 2 ans en symposium mondial pour uniformiser les noms dans tous les pays, et il faut qu'une famille commence par un nom de genre). Par exemple, au début, j'ai parlé du chou et de l'arabette : il y a 20 ans c'était la famille des Crucifères qui s'appelle maintenant les Brassicacées (en effet, Brassica = chou en latin). D'où, pour s'en souvenir : elle avait les bras si cassés qu'elle aurait cru s'y faire.

Arrêtons là : il ne faut pas vous donner une indigestion. Donc pour conclure, une plus osée, venant d'un garde du Parc National des Ecrins (Alpes), expliquant à des débutants quelques rudiments de vocabulaire. *Les feuilles qui sont attachées directement sur la tige, donc qui n'ont pas de pétiole (= pas de queue), sont dites feuilles sessiles. Rappelez-vous (dit le garde), c'est logique, Cécile n'a pas de queue.*

Un conseil : si c'est trop dur à l'oeil, relisez à voix haute : tout sera lumineux !

Roland Chevreau, Saint-Martin-d'Hères, (38)

Suite du récit : la vie et les travaux dans les fermes dans les années 50/60

Je ne sais plus, si avant les labours d'automne, nous mettions du fumier



La moisson terminée, arrivait la taille des haies, deux sortes de haies existaient :

- les haies basses, qui ressemblaient à de longs murs de verdure, étaient situées autour des bâtiments de la ferme, sur le bord des routes et du chemin d'accès. Ces haies étaient composées de prunus (épinettes noires) et d'aubépines (épinettes blanches), elles étaient maintenues à 1m20 de hauteur et soixante cm de largeur environ, les côtés étaient élagués à l'aide d'un croissant (appelé volant), le dessus était taillé avec des grands ciseaux (appelés forces). Cette opération était très pénible pour les bras.

- Les haies hautes plantées sur talus, qui avaient plusieurs rôles :
 - Elles servaient de clôture entre les parcelles, avant l'arrivée du fil barbelé
 - Elles fournissaient l'énergie de la ferme (bois de chauffage)
 - Elles pouvaient contenir aussi quelques arbres de qualité (bois d'œuvre) servant aux besoins de la ferme : construction, entretien des bâtiments, fabrication des charrettes, des tombereaux etc... Et ces jolis meubles en merisier et châtaignier, (armoires, lits, huches, tables, buffets etc...) tant recherchés par les brocanteurs actuellement !



Attelage au brabant. Photo André Moullé

Il faut préciser qu'à cette époque, les services rendus par ces haies étaient de moins en moins utiles, et qu'elles commençaient à être malmenées voire supprimées. Pour en revenir à leur entretien, il fallait les élaguer sur les côtés et couper les ronces sur le bord du talus, mettre les tailles en tas et les brûler. (nous appelions cela « dérinçer », ce qui voulait dire déroncer, couper des ronces). C'était également la saison de commencer les labours d'automne pour semer les blés. A l'aide d'une charrue, (appelée brabant) tractée par trois juments en ligne, marchant dans la raie (appelée coche) de labour, le champ était retourné après de nombreux allers et retours. La difficulté était pour moi et mes quinze ans, de tourner le « brabant » à chaque bout du champ. Heureusement les juments étaient habituées à ce genre de manège. La jument de devant savait faire demi-tour en arrivant au bout et revenir d'elle-même dans la raie, pendant que celle de derrière aboutait jusque dans la haie. Il fallait déclencher le système de verrouillage du brabant juste au bon moment et, en revenant dans la raie, la jument de derrière le faisait tourner automatiquement, il suffisait alors de relever l'arrière pour le verrouiller dans l'autre sens, de le repositionner en ligne et *hue !*, c'était reparti.

Je ne sais plus, si avant les labours d'automne, nous mettions du fumier, je parlerai de cette opération plus loin pour les labours de printemps. Après le labour, il fallait passer le cultivateur, genre de grosse houe à plusieurs dents munie d'un soc, rouler la terre pour casser les mottes, herser pour affiner le sol. Toutes ces opérations s'appelaient « faire du guéret ». Enfin, arrivait le semis. Le semoir était muni de deux roues à l'arrière et d'une plus grande à l'avant qui en roulant entraînait par un système de pignons et de chaînes, un arbre muni de pales, disposé dans un coffre en bois, qui en tournant faisait sortir la semence à mesure de ce coffre à « sorties réglables » et elle tombait dans des tubes reliés à l'arrière de socs espacés de 15 cm environ. Toutes ces opérations se faisaient avec une ou plusieurs juments comme moyen de traction. Mon rôle était de conduire les juments, pendant que le patron s'occupait du semoir.

Roger Rivière, Hédé (35)

Le premier et le dernier jour



Je n'avais que 3 ans et 1/2 en juin 1940, cependant je me souviens des premiers événements de la guerre dont je fus témoin, sans bien sûr n'y rien comprendre. Deux soldats français entrèrent à la maison, ils n'avaient pas d'armes, ils avaient dû les jeter dans un bois, ils fuyaient devant l'avancée allemande pour ne pas être faits prisonniers. Mon père leur donna de vieux habits civils et ils s'empressèrent de disparaître dans la nature, plus tard, notre mère nous fit des petits manteaux dans les « capotes » des soldats. Je pense que mon père dû prendre de gros risques en gardant ces « capotes » à la maison, mais les allemands ne fouillèrent pas les maisons, ils avaient sans doute d'autres chats à fouetter. Après cela, il n'y eut plus beaucoup d'actes de guerre à Saint-Denis-d'Orques, hormis quelques escarmouches et des combats d'avions ou des attaques de convois par les avions alliés. Cependant, la vie devenait chaque jour plus difficile, heureusement, nous habitions dans la campagne et mes parents cultivaient plusieurs jardins potagers, ils avaient aussi une petite basse cour ainsi que quelques lapins. Mon père avait aussi des copains fermiers qui lui permettaient de cultiver plusieurs

sillons de patates et d'autres légumes dans leurs champs, il payait sans doute avec quelques journées de travail. Malgré tout, les jours passèrent et nous arrivâmes en août 44 ; depuis quelques temps déjà, nous autres enfants sentions que la guerre se rapprochait, il y avait des bombardements du côté de Laval, le ciel était encombré d'avions jour et nuit qui se dirigeaient vers l'Allemagne. Sur la petite route en bas de chez nous, les réfugiés étaient de plus en plus nombreux venant des villes normandes bombardées par les avions alliés. Mon père, avec les voisins, avait aménagé une sorte de tranchée dans le grand fossé entre la route et le bois des Chartreux : *Ainsi, nous pourrions mettre nos enfants et nos femmes à l'abri en cas de bataille dans le coin*, avait-il dit. Quelques jours plus tard, lorsque le matin nous voulûmes intégrer ladite tranchée quelle ne fût pas notre surprise de la voir investie par de nombreux soldats allemands et de toutes sortes d'engins de guerre, peut-être se sont-ils dit : *Ah ! Un ancien de 14 a préparé une tranchée pour nous*. Alors, notre père nous enferma derrière la maison, entre la maison et le talus du champ, nous entendions les obus américains siffler très haut au-dessus, nous n'étions pas rassurés du tout. Quelques jours plus tard, j'accompagnais mon père pour aller chercher du lait vers le Châtelier, il y avait plein de soldats et même aujourd'hui je n'ai pas oublié leurs airs farouches, ils venaient de vivre l'enfer de Normandie, et il n'aurait sans doute pas fallu les provoquer beaucoup pour être exécutés sans autre forme de procès.

Claude Rivière, Saint-Denis-d'Orques (72)

Les arbres qui parlent du temps

Les arbres de la Liberté



Nous avons engagé le recensement des arbres remarquables de la Charnie, non pour leur âge ou leur rareté, comme l'a fait Mayenne Nature environnement qui a tiré un magnifique livre de ce travail, mais parce qu'ils sont des témoins ou rappellent les souvenirs de notre histoire. Nous avons ainsi évoqué le chêne des Evêts, le chêne Bourbon, le chêne tiré. Le thème du temps qui passe est l'occasion de relancer notre appel à poursuivre la démarche. Envoyez-nous les photos anciennes, ou récentes de ces arbres et dites-nous les faits ou les légendes qui s'y rattachent. Ainsi le chêne de Rouillé, à Saint-Denis d'Orques, n'est-il remarquable qu'en raison de sa taille impressionnante ? Plus près de nous, à l'occasion de la commémoration du bicentenaire de la Révolution, certaines communes, comme Blandouet, ont planté un arbre de la Liberté renouant ainsi avec une pratique ancienne. Y en a-t-il eu ailleurs ? existe-t-il des anecdotes à leur propos ? Vite, sortez vos appareils et vos stylos !

F. B.



Arbre de la Liberté édité pour la commémoration du bicentenaire de la Révolution



Le chêne de Rouillé à Saint-Denis-d'Orques



L'arbre de la Liberté de Blandouet



Plantation d'un arbre de la Liberté en 1848



Pendant le quiz, lors de la séance photos-souvenirs du 5 novembre à Saint-Denis d'Orques

Le grand quiz de la Charnie sur dossier du PBI n°15 La Charnie, terre d'asile, terre de liens

Question 1. Entre 1937 et 1945, combien de réfugiés espagnols la Mayenne a-t-elle accueilli ?

A - 400 B - 2000 C - 4000 D - 8000

Question 2. Quelle est la capitale de la Roumanie ?

A - Budapest B - Varsovie C - Bucarest D - Sofia

Question 3. A partir de 1940, la Mayenne accueille des civils venant du Nord et de l'Est. Quel nombre de réfugiés de l'Aisne sont ainsi arrivés dans ce département ?

A - 5 500 B - 55 000 C - 100 000 D - 180 000

Question 4. Une carte postale fut éditée en 1942 en hommage au brûlonnais Claude Chappe : à quelle occasion ?

A - Bicentenaire de la naissance de l'inventeur
B - Mise en place d'une antenne de transmission par le service des armées à Brûlon
C - 25^{ème} anniversaire des radioélectriciens

Question 5. Le 23 juillet 2011, la commune de Saint-Denis d'Orques a rendu hommage à un pilote de bombardier qui s'est écrasé sur la commune le 27 juillet 1944. Quel est le nom de ce jeune lieutenant ?

A - Patton B - Colombo C - Ryan D - Gordon

Question 6. A l'occasion de son 50^{ème} anniversaire, l'OCDE a présenté « Vivre mieux », un nouvel indice visant à mesurer le niveau de bien-être dans chaque pays. Que signifie OCDE ?

A - Office de Contrôle du Développement Economique
B - Organisation de Coopération et de Développement Economique
C - Office de coopération et de Développement Européen

Question 7. Victor Julien (ancien prisonnier de guerre) et Adam Becker sont les co-fondateurs du jumelage du canton de Sainte- Suzanne et de...

A - Sulzeim B - Sulzheim C - Sulhzeim

Question 8. La « Polterabend », tout le monde est invité sans l'être... Quelle est cette fête ?

A - enterrement de vie de garçon
B - fiançailles
C - premier anniversaire de mariage

Question 9. Quelle action fait le voisineur ?

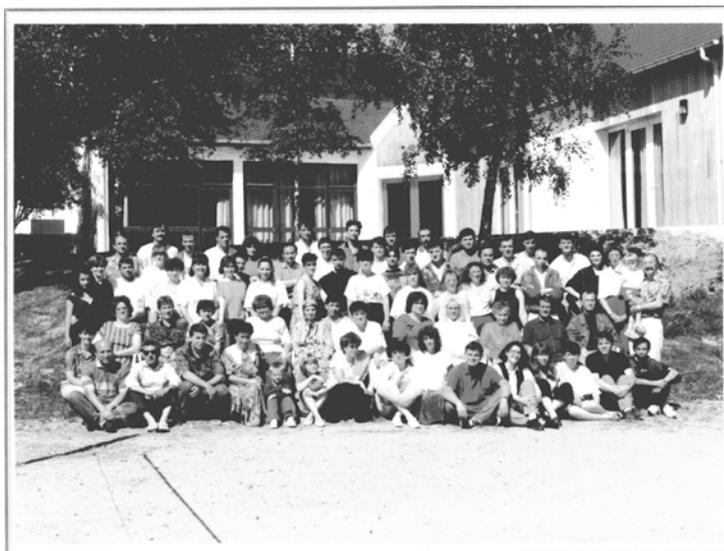
A - Il rend visite aux personnes seules.
B - Il relève le courrier des gens partis en vacances.
C - Il surveille la propriété de ses voisins.

Question 10. En quelle année ont eu lieu les premiers « essais d'illuminations sonorisées » de Sainte-Suzanne (C'était un 21 août, à 21 h) ?

A - 1962 B - 1965 C - 1968



Comme chaque dossier du petit Babillard, le dernier sur *La Charnie, terre d'asile, terre de liens* a fait remonter des souvenirs que l'on voudrait parfois pouvoir partager, moyen de revivre des moments heureux ou de rendre plus supportables ceux qui sont restés douloureux. Ainsi, derrière l'image souriante et ensoleillée de ce groupe réunissant devant le VVF de Sainte-Suzanne, des réfugiés de Bosnie et ceux qui les ont accueillis et accompagnés durant six mois, se cachent des scènes d'horreur et de séparation*, souvent muettes encore aujourd'hui. Mais l'élan de générosité et de solidarité manifesté à l'époque pour aider ces réfugiés à sortir de l'enfer, lui aussi, s'est replié dans le silence. Souffrance d'un côté, impuissance de l'autre, il est toujours temps d'agir pour un futur meilleur, dès lors que l'on trouve les mots et les gestes pour le faire. Puisse, cette photo transmise par l'un de ceux qui ont partagé cette épreuve, être un premier pas dans cette direction. FB

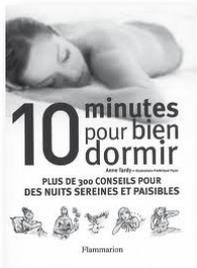


Les réfugiés de Bosnie au VVF de Sainte-Suzanne

*<http://base.d-p-h.info/fr/fiches/premierdph/fiche-premierdph-1758.html>

La rubrique-à-brac

L'insomnie



L'horloge égrène lentement les heures : minuit, une heure, deux heures, trois heures, quatre heures... Que de temps perdu à essayer de trouver le sommeil et faire le vide dans la tête. Après une nuit blanche, la fatigue est au rendez-vous. Le lendemain, telle une machine grippée, les gestes sont lents et maladroits. Que la journée semble longue, longue...

Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie (72)

<http://moongazinghareillustration.blogspot.com/2009/07/lazy-hazy-sunny-days.html>

Les touéss' qui disparaissés

*Y'a d'zandrés com' le Périgor
Y s'ont l'chen qui y'eux sert de décor
Ou ben queuqu'foués dans les montagn'
Y s'ont le sapin en mas d'cocagn'
Arrièr dans nout pays Baugeois
C'é pour la toués qu'on fé l'pud' cas*

Refrain

**Mé qué dont qu'é s'ont les touéss'
A cause dont qu'é disparéss'**

*C'é les reins' de nout bieu bocag'
É s'agrément' tous nos paysag'
Un tour fiér et drèt alignées sus un talut
Ou fér ein rond' autour d'ein màr et s'mirer d'sus
D'aut' foués éparpillées dans l'pré
É donn' leur ombre tout l'ong d'l'été*

Refrain

*Dans l'temps c'té l'arbre providentiel'
On l'té tertout environ ell'
Qu'ça cé l'patron ou la patronn'
Soué les bicards ou ben les bonns'
É nous donnaient toujou' d'l'ouvrag'
Qui y fass' bon ou par l'horag'*

Refrain

*Les domestiqu's et les quéniaux
Avec un sac noué en d'ventiau
Tous en band hérussaient d'l'houmieau
C't'é vré bon vert pour les pourcieaux
Ou autrement ein foué séché
Les vachs' èn' avaient en augée*

Refrain

Et' l'bois c'en été d'ein affér'

Les bonhomms', 'y été tout l'hiver
On entendé d'loin en loin
Les merlins enfoncer les coins
Les propriéters' s'réservaient les souchs' ben sûr
Tandis qu'les fermiers écopaient s'ment d'la chevlur'

Refrain

C'éte la mèm' affér tous l' z' ans
Z' été ben aises, touéss et pésans
Mé ben trop bieu pour qué ça dur'
V'la les saboteurs de natur'
Les grous messieurs du r'membrement
D' nos touéss y nous font l'enter'ment

Refrain

Les buldouzers font leu' sal boulot
Y font' les touéss en grous bulots
Et pis des gars y mèt le feu
J'vous l'garantis a c'é des gueux
Arrêtez-dont vout' grand carnag'
Et pitié pour nout bieu bocag'

Refrain

Fini' sa vie dans la ch'minée
Un soir d'hiver la veillée
Parti comm' ça en étincelles
C'éte ein mort ben naturelle
Mé en fumée en l'bout d'un champ
Pour lé coup c'édeshonorant !

Refrain

Comm' ça dont y'a pu besoin d'nous ?
Tous nos bens fés, tout' l'mond s'en fout.
La solution elle é trouvée
On a que d'se lésser querver
Quand on mourra ch'acun' not' tour
Les gens d'mendront aux alentours

**Mé qué dont qué s'ont les touéss'
A cause dont qué disparéss'**

Michel Toulter, ancien boucher-charcutier Chevir-le-Rouge (49)



La vieille touësse au pied de la Charnie

Arrêter les aiguilles

Riches ou pauvres quoi qu'on fasse sur la terre
Notre existence est une chose éphémère
Et des pendules le tic tac incessant
Semble nous dire "tout passe avec le temps"
Voici l'enfant qui vient de venir au monde
Sa mère penchée vers sa petite tête blonde
Vers la pendule placée près de son lit
Jette un regard et soucieuse se dit:

Si l'on pouvait arrêter les aiguilles
Au cadran qui marque les heures de la vie
Nos petits enfants si mignons, si gentils
Ne grandiraient pas pour désertier leur nid
Lorsqu'à vingt ans un jour ils se marient
Sans un regret, ils partent, et vous oublient
Et les mamans dont ils brisent l'espoir
Pensent: on voudrait près de soi toujours les avoir
Restez petits garçons ou petites filles
Si l'on pouvait arrêter les aiguilles

Un malfaiteur, pour expier son crime
Est condamné au châtement ultime
Dans sa cellule, il entend ses gardiens
Dire tout bas, "Ce sera pour demain"
Le lendemain il voit que l'aube se lève
Et ses idées se brouillent comme dans un rêve
Il est secoué de terreur et de remords
Et dit tremblant sentant venir la mort

Si l'on pouvait arrêter les aiguilles
Au cadran qui marque les heures de la vie
Je n'aurais peut-être pas lorsque sonnait minuit
Commis le crime dont je vais être puni
Il a suffi d'une fatale minute
Pour que d'un homme je devienne une brute
Mais quoi voici l'horloge de la prison
Qui sonne le glas de la séparation
Plus qu'un espoir, mon Dieu pour ma famille
Si l'on pouvait arrêter les aiguilles

Dans les campagnes ainsi que dans les villes
Règne le calme, et chacun vit tranquille
Sans se douter qu'un orage gronde au loin
Pour bouleverser la paix du genre humain
Un peu partout, en Europe, en Afrique
Les noirs dessous de l'infâme politique
Sèment la guerre, horreur de tous les temps
Que nul ne peut arrêter et pourtant

Si l'on pouvait arrêter les aiguilles
Au cadran qui marque les heures de la vie
On entendrait plus le tocsin sonner
Pour enlever nos fils à leurs foyers
Quand à l'instant ou tous les bras travaillent
Quoi de plus triste que l'heure des batailles
Peut-être qu'un jour retrouvant sa raison
L'homme maudira la guerre et ses passions
Plus de tueries, ni d'hommes qui fusillent
Si l'on pouvait arrêter les aiguilles

Tous emportés par l'effroyable ronde
Les années passent si vite pour tout le monde
Que l'on se dit: Pourquoi se jalouser
Se faire tant de mal au lieu de s'entraider
Deux pauvres vieux, usés, cassés par l'âge
Sentant venir l'heure de grand voyage
Encore unis, comme dans leur jeune temps
Dans un baiser, disent en s'enlaçant:

Si l'on pouvait arrêter les aiguilles
Au cadran qui marque les heures de la vie
Nous n'aurions pas la triste appréhension
D'entendre l'heure de la séparation
Après avoir passé toute une vie
A nous chérir sans aucune jalousie
Le cœur bien gros on ne devrait pas penser
Qu'un jour hélas, il faudra nous quitter
Vivons d'espoir, à quoi bon se faire tant de bile
Puisqu'on ne peut pas arrêter les aiguilles

Berthe Sylva, 1937



Berthe Sylva, pseudonyme de Berthe Faquet, est une chanteuse française, née à Brest le 7 février 1885, décédée à Marseille le 26 mai 1941.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Berthe_Sylva

Source photo : <http://ailleursoubienici.blogspot.com/2011/04/christophe-malinowski-le-photographe-de.html>

Du nouveau sur la toile !

La pierre babillarde vient d'être refaite, quelques endroits sont encore en chantier mais dès à présent vous pouvez la visiter et y déposer vos messages pour nous aider à la faire plus belle encore !

<http://ateliersdelacharnie.free.fr>



la pierre babillarde de Saint-Léger-en-Charnie

Réponses du quizz

Réponse 1 : C - 4000

Réponse 2 : C - Bucarest

Réponse 3 : B - 55 000

Réponse 4 : C - 25^{ème} anniversaire des radioélectriciens

Réponse 5 : A - Patton

Réponse 6 : B - Organisation de Coopération et de Développement Economique

Réponse 7 : B - Sulzheim

Réponse 8 : A - enterrement de vie de garçon

Réponse 9 : A - Il rend visite aux personnes seules.

Réponse 10 : B - 1965



Quand tu descendras du ciel... n'oublie pas, ma jolie Charnie

Que voit le père Noël quand il traverse le ciel étoilé de la Charnie, des visages d'enfants, aux regards lumineux, pendant que des ombres glissent sur les routes en direction du collège ou du lycée, de l'usine ou du bureau et que d'autres encore s'affairent dans les étables ou attendent une visite, chaque jour, derrière le carreau, jusqu'à la tombée de la nuit.

A tous ceux qui oublient de regarder vers le ciel, l'équipe des ateliers d'histoire offre ces sourires d'enfants et leur souhaite de vivre une



bonne et heureuse année 2012, en Charnie et au-delà !